

S.M. LA REINE et S.A.R. LA PRINCESSE FADIA qui vient de fêter ses deux ans. (Photo Alban)



S.M. LE ROI AU CONCOURS INTERNATIONAL DE TIR

S.M. le Roi a daigné honorer de sa présence le concours international de tir qui eut lieu il y a quelques jours à Abbassieh. Le Souverain, qui est sans doute un des meilleurs fusils d'Egypte, tire un coup de pistolet qui n'a pas raté son but. On le voit ici entouré des personnalités présentes à ce concours international de tir.



APRÈS L'EXPLOSION DE LA BOMBE

S.E. Moustapha El Nahas pacha, à son arrivée au club saadiste après l'explosion de la bombe qui eut lieu sur le passage de son automobile, est acclamé par une foule enthousiaste. L'enquête semble indiquer, cependant, que l'engin n'était pas destiné au président du Wafd.



UNE RÉCENTE PHOTO DU GÉNÉRAL PATTON

Le général Patton, dont l'état est critique à la suite de l'accident d'automobile dont il fut victime près de Heidelberg, en Allemagne, s'était récemment rendu en Suède où on le voit avec ses hôtes, les Bernadotte.



L'ÉVACUATION DE SOURABAYA

La marine royale britannique a pris à charge de faire évacuer des régions de Java, atteintes par le régime de terreur des nationalistes indonésiens, 3.000 femmes et enfants. Voici, dans les docks de Sourabaya, un certain nombre de réfugiés s'apprêtant à s'embarquer.



L'OCCUPATION DE SOURABAYA

Après trois jours de violents combats entre les troupes nationalistes indonésiennes et les troupes hindoues Ghurka, Sourabaya a été libérée par ces dernières et est maintenant occupée par la cinquième division hindoue, où des troupes Ghurka montent une garde vigilante.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES FEMMES

Plus de cent millions de femmes ont été représentées par 850 déléguées au congrès international des femmes qui se tint récemment à Paris et dont les buts ont été définis comme suit : destruction du fascisme, instauration de la paix dans le monde, affirmation du droit des femmes comme mères, travailleuses et citoyennes. Ces déléguées de divers pays échangent leurs points de vue.



« LA PASSIONNARIA »

Présidente de la délégation espagnole, Mme Dolorès Iburrari, connue sous le nom de « La Passionnaria », en train de prononcer le discours inaugural





Dans le bureau de rédaction du « Daily Mail », les reporters rivalisent de vitesse. Les articles sont ensuite remis au rédacteur en chef du journal que l'on voit au bout de la table. Les responsabilités de celui-ci sont énormes et requièrent une longue expérience.

FLEET STREET

La presse britannique occupe une place importante dans l'existence quotidienne de l'Angleterre et du monde. La vie intense de Fleet Street, où sont groupés les principaux journaux de Londres, est décrite ici par Mary Seaton.

Qui n'a entendu parler de Fleet Street, la rue de la presse à Londres ? Sir Philip Gibbs l'a appelée dans un roman « la Rue de l'Aventure ». Des fortunes y ont été faites, des rêves réalisés, des cœurs brisés, des mariages détruits. Ses immeubles — quelques-uns immenses et luxueusement modernes comme celui du *Daily Express*, d'autres vieux, petits et usés — voisinent dans une sorte d'arome d'encre d'imprimerie et de bière, dans un bourdonnement de bavardage, de machines à écrire et de continuelles allées et venues de nouvelles et d'individus provenant de toutes les parties de la terre.

La presse de Grande-Bretagne a été enrichie par quelques personnalités extraordinaires. Charles Dickens, Robert Blatchford, Bernard Shaw, Thomas Barnes, sous la courageuse direction duquel le *Times* était appelé le *Thunderer*, Henry Labouchere, qui dirigea *Truth* pendant le siècle dernier, sont quelques-unes des personnalités riches d'idéalisme, brillamment indépendantes, souvent licencieuses, mais jamais ternes, des premiers temps du journalisme.

Aujourd'hui, le développement — ou la dégradation, selon le point de vue — des journaux en une industrie, en une affaire, a supprimé en grande partie les individualités frappantes. Les rédacteurs en chef n'expriment le plus souvent que les vues de leurs propriétaires. Les lois actuelles sur la diffamation et la courtoisie venimeuse de cet âge curieux ont fait sentir leur influence restrictive sur les machines à imprimer de Fleet Street. Il n'est rien, dans les journaux d'aujourd'hui, qui puisse se comparer aux invectives, à l'âpreté, aux attaques et aux contre-attaques politiques que l'on pouvait trouver dans les journaux des siècles derniers.

La presse actuelle de Grande-Bretagne se répartit en diverses catégories :

Les quotidiens du matin qui ont une circulation nationale et une influence considérable. Ceux-ci s'impriment surtout à Londres et sont distribués pendant la nuit par des trains de journaux spéciaux. Plusieurs s'impriment cependant aussi à Manchester, centre du commerce cotonnier du Lancashire, et dans le grand port écossais de Glasgow. Parmi ceux-ci on compte le *Times* et le *Daily Express* de lord Beaverbrook, techniquement brillant, intellectuellement moribond, qui prétend avoir la plus grande circulation quotidienne du monde : plus de 3.346.000 exemplaires.

Les journaux du soir de Londres qui sont au nombre de trois. L'*Evening Standard* de Beaverbrook est peut-être celui qui a le plus d'influence politique. Jusque récemment, il était dirigé par une succession de jeunes journalistes de l'aile gauche, hautement compétents, qui étaient une cause de fierté et de vexation pour leur pervers et paternel patron. Mais le rédacteur en chef actuel est un homme aux vues peu provocantes, et le journal est maintenant uniquement un écho de Beaverbrook.

Les journaux du dimanche, dont le sensationnel *News of the World*, avec son tirage-record de plus de 4.000.000 de copies par semaine, les hebdomadaires locaux et provinciaux, les quotidiens du matin et du soir publiés dans les villes provinciales, les périodiques et revues hebdomadaires illustrés, littéraires et politiques, et les magazines mensuels constituent le reste.

En 1938, il y avait en Grande-Bretagne 52 journaux du matin, 86 du soir et 18 journaux du dimanche, outre des centaines d'hebdomadaires. La circulation totale des quotidiens était de 20 millions environ, et celle des journaux du dimanche bien supérieure à 14 millions. Dans son ensemble, la presse comptait quelque 80.000 employés directs, alors que 200.000 étaient employés dans la production et la distribution.

Sur un personnel moyen de 3.000 employés dans un quotidien national anglais, les rédacteurs comptaient pour 8% ; la publicité pour 3% ; la production, l'empaquetage et la distribution pour 35-40% ; le placement pour 40%.

Le terme « placement » fait monter le rouge de la honte aux joues de la plupart des journalistes qui se piquent encore d'idéalisme. Il a marqué une phase de concurrence fiévreuse dans la presse populaire pour une circulation toujours plus grande. A un moment donné, les quatre quotidiens les plus populaires dépensaient, dit-on, entre eux, £ 60.000 par semaine dans cette concurrence.

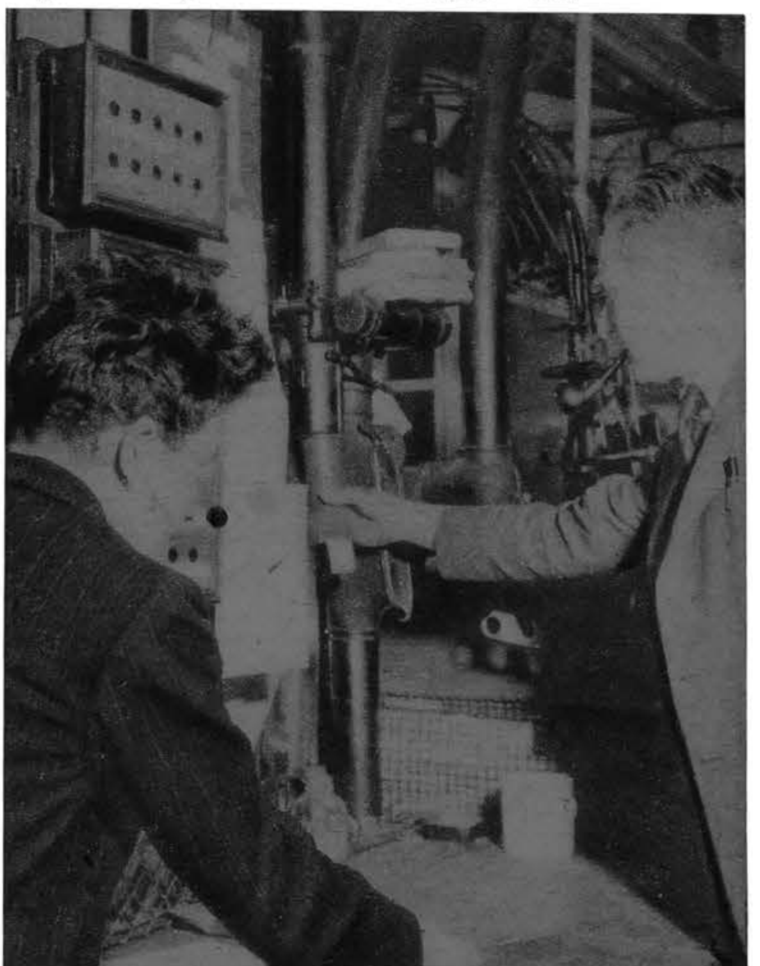
Cela commença vers 1930, quand le socialiste *Daily Herald*, dont la circulation avait déjà passé de quelques centaines de mille à plus d'un million en un peu plus d'un an, décida d'atteindre le second million. Il commença à recruter des placiers. D'autres journaux suivirent. Bientôt une armée de 50.000 personnes, représentant différents journaux et munie d'un choix de marchandises allant des appareils photographiques, stylos, bouilloires à thé, bas de soie, pantalons de flanelle, bracelets-montres, à des ouvrages de Dickens, offrait ces objets gratuitement ou à des prix extrêmement réduits aux ménagères étonnées contre la promesse de souscrire un abonnement pour tant de semaines, de mois ou d'années. A un moment donné, dit-on, toute une famille galloise pouvait être vêtue et entretenue pour le prix d'un abonnement de huit semaines au *Daily Express*. A la longue, la tension commença à se faire sentir sur les coffres-forts de Fleet Street. Un accord fut signé pour mettre fin à la distribution de cadeaux. Cet accord fut rompu. Résultat : recrudescence d'une violente concurrence.

Qu'est-ce qui fut la cause de cette guerre de circulation ? La publicité. Et nous en venons maintenant au développement du commercialisme dans la presse.

Autrefois les journaux appartenaient à des rédacteurs en chef propriétaires, à des familles baignées dans la tradition journalistique. Beaucoup le sont encore, mais en 1900, la presse dans son ensemble était à la veille de se constituer en trusts. Alfred Harmsworth qui avait déjà lancé avec succès son *Daily Mail* — premier journal populaire moderne de la formule que nous connaissons aujourd'hui — achetait d'autres journaux et formait un groupe embryonnaire. Aujourd'hui, il y a 11 groupes principaux, dont quelques-uns publient uniquement des quotidiens, d'autres uniquement des périodiques, et quelques-uns les deux.

Parmi les journaux politiques les plus influents et les plus autorisés, on compte naturellement le *Times*, le libéral *Manchester Guardian* et le *Daily Telegraph*. Plus à gauche, il y a le *Daily Worker*, le très sensationnel *Daily Mirror* et le libé-

(La suite à la page suivante)



L'article est envoyé par un tube de la salle de rédaction à celle de composition. C'est toute une filière que l'écrit d'un rédacteur doit suivre avant de se voir publié dans les colonnes d'un journal.



La copie a été approuvée. Il s'agit maintenant d'illustrer l'article. C'est le département technique qui s'en charge. Un cartographe, entouré de ses collaborateurs, met une dernière main à son dessin.



Les « tickers », dans les salles de rédaction de « Fleet Street », enregistrent les nouvelles du monde entier. Celles-ci seront immédiatement envoyées à la composition. Le secrétaire de rédaction se chargera ensuite du titrage des dépêches qui est parfois tout un art.

ral *News Chronicle* plus solennel et modéré.

Le *Daily Express*, malgré l'étroite association de son propriétaire avec d'anciens premiers ministres conservateurs, et malgré ses passages occasionnels dans le gouvernement, n'est pas pris très au sérieux. La récente conférence des candidats conservateurs battus aux élections s'est plainte de l'abus de « journalisme acrobatique » de lord Beaverbrook ; et bien que les lecteurs, dans tout le pays, préfèrent l'*Express* à tous les autres journaux, c'est parce qu'il a une excellente présentation et le génie d'exprimer ce qui est obscur et compliqué en langage simple accompagné de diagrammes et de graphiques.

Les journaux de Grande-Bretagne tirent une grande partie de leurs revenus de la publicité. Les tarifs élevés de publicité dépendent naturellement de la circulation ; d'où la folle « Guerre des Cadeaux » après 1930. On parle beaucoup de l'influence sinistre de la publicité dans la presse britannique. Mais tout en admettant que très peu de propriétaires ou de rédacteurs en chef prendraient le risque d'offenser leurs gros clients en critiquant leurs produits, il faut se souvenir que la presse britannique est du moins complètement à l'abri de la corruption politique directe, que ce soit de la part des gouvernements ou des partis politiques d'outre-mer.

Un conflit interne auquel font face de nombreux journalistes en Grande-Bretagne, comme ailleurs, est la différence entre leurs propres opinions politiques et celles de leurs propriétaires. Il est exact de dire, je pense, que la grande majorité des journalistes de Grande-Bretagne sont de gauche, la plupart nettement socialistes, les autres au moins vaguement libéraux. Cette affirmation est valable aussi pour les journalistes employés par lords Beaverbrook, Rothermere, Camrose et Kemsley. En fait, les plus compétents des journalistes anglais de gauche ont été entraînés dans l'organisation Beaverbrook.

Un mot pour la défense des magnats de presse. Aussi coupables qu'ils soient d'avoir coloré — ou peut-être serait-il plus exact de dire d'avoir sélectionné — les nouvelles de façon à ce qu'elles conviennent à leurs propres vues (pratique dont la presse de gauche n'est pas innocente), ils renvoient rarement un homme à cause de ses opinions politiques. Des Socialistes, et même des Communistes, ont ainsi collaboré tout à fait amicalement avec Beaverbrook, pendant des années, considérant leur travail comme étant d'une nature purement technique, ce qui les dégage de toute responsabilité personnelle. En fait, le caricaturiste Low, si mordant et progressif, jouit d'une liberté d'expression considérable. Mais en général, les journalistes les plus individualistes sont incapables de supporter indéfiniment le sentiment de frustration qu'entraîne ce conflit d'opinions, et démissionnent ou se font renvoyer pour refus de se soumettre.

Le plus grand exploit de tous les temps de la presse britannique a peut-être été son refus de se laisser impressionner par les bombardements pendant cette guerre. Même quand Fleet Street était en flammes, avec une bombe suspendue aux fils télégraphiques à l'extérieur du *Daily Express*, tous les journaux à portée d'explosion continuèrent calmement leur travail. La raison pour laquelle cette mine n'explosa pas est un mystère auquel la plus grande partie de Fleet Street doit d'avoir survécu. Personne n'oubliera les journées d'épuisement et d'excitation de la guerre. Un nouvel esprit de camaraderie pénétra alors dans l'industrie. Si le bureau d'un journal était endommagé, un autre offrait immédiatement l'emploi de ses machines à imprimer.

La presse britannique a véritablement été trempée par la guerre. Dans la bataille qu'il reste à livrer — la bataille pour le maintien de la paix — les rédacteurs en chef anglais et leur personnel apporteront, plus que jamais, un sens profond de responsabilité et d'indépendance. La Grande-Bretagne et le monde peuvent compter sur eux pour être exactement informés et éclairés.

(Exclusivité « Images »)



Une page de journal vient d'être composée ; aussitôt une première épreuve en est tirée qui sera soumise à la rédaction. C'est de ce département que partent les directives du journal.

Réflexions

LA DÉCEPTION AMÉRICAINE

L'Amérique nous a déçus, et ce ne fut pas, certainement, une des moindres tristesses de cet après-guerre. Nous pensons avec nostalgie à ce qu'aurait été le temps difficile que nous traversons si la grande figure de Roosevelt n'avait pas disparu à tout jamais, s'il était toujours à son poste, bon pilote qui sut conquérir la confiance du monde. Mais il est mort, et sa mort constitue une perte irréparable. N'a-t-elle pas eu déjà les conséquences les plus graves, et ne sommes-nous pas justifiés à prévoir de plus graves encore ?

Il avait, magicien du cœur et de l'esprit, placé son peuple devant la réalité d'une solidarité absolument nécessaire avec tous les autres peuples. Il lui avait fait comprendre qu'à ce prix seulement la civilisation pouvait être sauvée, la civilisation et son propre avenir. Sans cette solidarité, il serait impossible de détruire les cloisons étanches qui séparent les nations, car les nations, pour reprendre la parole d'un grand penseur, furent trop longtemps étrangères les



unes aux autres, par le caractère, l'âge, les croyances, les mœurs et les besoins différents. C'est à ces cloisons étanches qu'on a toujours dû les guerres. Ne pas les détruire, ne pas essayer même de le faire, c'est travailler pour la guerre, pour ces luttes atroces qui pourrissent, en dépit des héroïsmes exceptionnels, le moral du monde.

L'Amérique qui avait fait un grand pas dans la compréhension de ses obligations de grande Puissance s'est trouvée, après les divers armistices, de nouveau la proie de ses anciens préjugés. Le chef lui a manqué, le seul chef qui eut assez d'autorité et de séduction spirituelle pour continuer l'œuvre si bien commencée, achever de mettre les Etats-Unis au diapason des autres nations et leur donner cette passion de la justice — politique ou autre — qui fait de sages aspirations à l'égalité la base même d'un régime universel de concorde et de paix. Car c'est l'œuvre de la mauvaise politique de contrarier le magnifique « désir de communier », qui habite naturellement le cœur de l'homme.

Aujourd'hui, les Etats-Unis semblent, en dépit des efforts individuels, récupérer la place ancienne. Et l'Europe et le monde qui attendaient d'eux une sorte de direction politique morale — que toutes les initiatives de Roosevelt laissaient espérer — éprouvent, en même temps qu'une grande déception, un vide immense et une désorientation qui ajoutent aux difficultés inévitables de l'après-guerre.

Mais de cette déception même, il faut que l'Europe, et le monde, tirent la leçon tragique. Il faut que l'Europe, et le monde, dans un sursaut tardif de réaction, comprennent que la tranquillité, si menacée par la guerre, risque de ne pas l'être moins par la paix, si celle-ci n'apporte pas l'apaisement, la justice et l'égalité. Ah ! que je n'aime pas ces discussions qui ne décident rien, ces négociations qui n'aboutissent pas et, surtout, l'idée fausse que chaque grande nation, méconnaissant la dignité des petits Etats, se fait de sa propre grandeur, et même de la grandeur tout court !

Cette grandeur, au reste, n'est qu'un prétexte et son nom véritable est l'intérêt. C'est au nom de l'intérêt, que le vocabulaire politique camoufle avantageusement, que les principes les plus élémentaires subissent la déformation la plus outrageante. Chaque Puissance tire la couverture de son côté, chacune ne pense qu'à soi, tout en assurant que c'est l'intérêt général du monde qui la conduit. Quelle dérision ! Quel triste avortement d'une grande espérance !

Les Etats-Unis sont en grande partie responsables de l'erreur d'aiguillage qui nous ramène au point de départ. La grande République américaine n'a pas évolué comme on pensait qu'elle le ferait. Elle reste la prisonnière de son passé. Et voilà qu'après l'impulsion que lui avait donnée le président Roosevelt, elle se retrouve identique à elle-même, aussi rétrograde, malgré les merveilleuses créations de ses efforts. Ni ses gratte-ciel, ni ses trusts, ni ses fameuses sociétés anonymes ne sont une preuve que, dans la voie de la paix et de la solidarité, elle ait pris partie pour un ordre nouveau réellement humain.

Le monde ne croit plus aux paroles ni aux promesses. L'Amérique apporte sans doute son aide financière à des Puissances en difficulté. Mais cette aide, évidemment appréciable, n'est-elle pas donnée parce que son propre intérêt le lui commande ? Et est-elle donnée sans de lourdes hypothèques ? Est-elle donnée sans arrière-pensée ? On voudrait y voir autre chose qu'un moyen de s'assurer une prédominance et un autre but qu'une domination déguisée de l'univers en faillite.

Nous nous trompons peut-être, et avec nous le monde entier. Mais il n'est pas souhaitable qu'un tel sentiment de suspicion dresse, dans le secret des cœurs, des oppositions irritées ? Pourtant l'Amérique a été un des principaux — sinon le principal — éléments de la victoire. Pourquoi ne serait-elle pas, pourquoi manquerait-elle à son devoir d'être un des principaux — sinon le principal — éléments de la paix ?

Mais la paix que nous rêvons, que nous attendons, c'est la paix qui mettra fin, sinon définitivement à la guerre, du moins aux malentendus qui font naître trop facilement les guerres. C'est la paix entre les nations, certes, mais plus encore la paix entre les hommes.

Cette paix, comment l'obtiendrons-nous, si les nations, ces nations encore alliées la veille, se suspectent, se jalousent et cherchent dans une rivalité acharnée à s'assurer la première place ?



Cette paix, comment l'obtiendrons-nous, si les régimes ne sont pas tous, et partout, nettement démocratiques, si le capitalisme, qui a fait son temps, n'est pas supprimé dans sa forme nuisible ?

Mais la démocratie n'est pas un mot, c'est une réalité complexe. Un des attributs de la démocratie ne suffit pas à faire d'une nation une démocratie. Le plus grand ennemi de cette dernière est précisément le capitalisme. Or, l'Amérique est toujours profondément capitaliste, elle est le dernier bastion où l'argent reste un maître souverain et dur. Plus qu'aucune Puissance, elle est à la croisée des chemins. En persistant dans son isolement politique et moral, dans un isolement d'égoïsme, elle renonce du même coup à travailler à la rédemption du monde. De tout notre esprit angoissé nous voudrions effacer l'image que l'imagination populaire se fait d'une Amérique brandissant d'une main la Bible et de l'autre la bombe atomique.

GEORGES DUMANI

CHEZ L'ÉMIR ABDALLAH

En Transjordanie, ce petit pays de cinquante mille habitants, un Émir habile a réussi une synthèse heureuse de deux civilisations. Tous les bienfaits du modernisme sont utilisés, mais les plus belles qualités ethniques des Arabes resplendissent.

La vie rude et propre. La solennelle grandeur du paysage. Le combat journalier contre le désert. La fierté du clan. Un monde de traditions ont conservé une race pure, celle-là même qui partit à la conquête du monde. Qu'il y a loin entre ces guerriers et les populations agricoles qui bordent la Méditerranée !

Le pont Allenby est à cheval sur le Jourdain. Je passais la frontière. Un groupe de terrassiers se faisait photographier. Je m'approchai. L'émir était au milieu d'eux, riant de bon cœur. Voyant que j'étais étranger, il m'interpella : « Soyez le bienvenu ». Je me présentai. « Venez me voir demain à Amman. » Il salua ensuite familièrement les ouvriers et monta, drapé de sa magnifique robe bédouine, dans sa Packard dernier modèle.

Je continuai ma route vers Amman, la capitale. Mon compagnon était l'ingénieur en chef du pays. Il parle parfaitement le français et me raconte l'histoire d'Amman. « En 1925, quinze mille habitants ; en 1935, trente mille ; aujourd'hui, cinquante mille. Mieux que cela, ajoute-t-il, vous verrez par vous-même : Amman résonne du bruit des marteaux ; à chaque dix mètres, une maison se construit. »

Un coude brusque et puis Amman. Au fond d'une vallée gît la vieille ville. Sur les quatre collines qui la bordent, comme une poussée de champignons, se développe la nouvelle cité. De belles villas en pierre taillée au style simple et moderne.

La vieille ville, elle, a conservé son cachet de capitale du désert. Tous les types, toutes les races s'y rencontrent, sans oublier les photographes arméniens. Seuls manquent au tableau les négociants juifs, aucun Juif n'ayant droit d'entrer en Transjordanie même en transit. Toute cette foule se presse autour de boutiques où l'on vend depuis des brosses à dents jusqu'aux antiques moulins à café arabes.

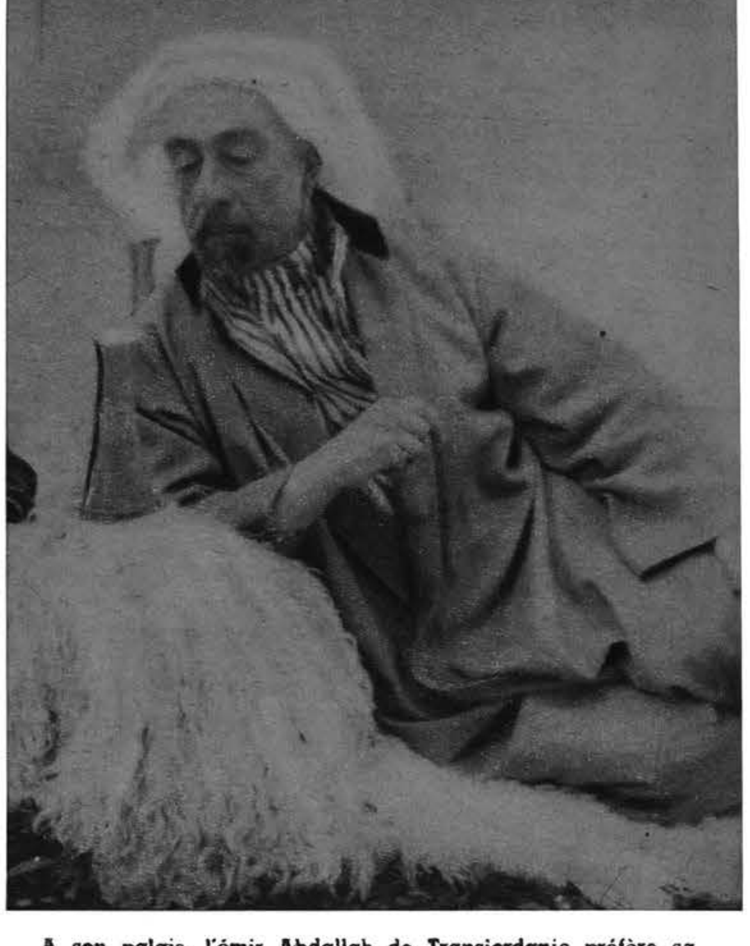
Philadelphia Hotel. Face à un antique cirque romain, il étale son modernisme de série. Devant la porte, un agent règle, sous son casque à pointe, vestige de l'occupation turque, un trafic imaginaire.

●

A sept heures du matin, un taxi m'emmène vers le palais de l'émir perché sur la plus haute des collines environnantes. A la porte, de grands gardes tcherkesses en uniforme de Cosaques rouge et noir me reçoivent. Ils sont musulmans et occupaient le village d'Amman avant la venue de l'émir. Nous traversons un très vaste jardin. D'un côté, la magnifique demeure de l'émir avec sa façade de vitraux ; de l'autre, une plus petite maison moins somptueuse, la villa des femmes. Je me dirige vers le palais. « Non, me dit le garde. L'émir a un palais pour ses invités, mais en général il préfère la vieille tente bédouine. »

Sur la pente de la colline, une tente bariolée est installée. Autour de la tente, des Bédouins et des gardes des Tcherkesses conversent avec les quémandeurs. N'importe quel sujet de l'émir a le droit de déposer une pétition au moment où il le désire.

L'émir s'intéresse à toutes sortes de domaines. Le voici écoutant avec beaucoup d'attention la lecture d'un ouvrage.



A son palais, l'émir Abdallah de Transjordanie préfère sa vieille tente bédouine où il passe une partie de ses journées.

Une tenture qu'on soulève et je suis dans la tente. L'émir, installé sur de riches tapis, me reçoit amènement. Il porte un ample vêtement de Bédouin garni de broderies dorées ; sa barbe en pointe est noire et lisse, son turban soigneusement roulé ne laisse pas voir ses cheveux. Nous parlons en arabe ; j'ai un peu honte de mon pauvre langage devant un fin lettré d'Orient.

Immédiatement il engage la conversation. Il parle longuement. Il a des plans, des projets pour son pays. Il veut de nouvelles routes, créer une station d'estivage, fonder partout des écoles. Sur le plan agricole, ses projets sont grandioses. « Dès que le commerce se rétablira normalement, nous importerons machines et matériel nécessaires à l'amélioration de nos terres. Je veux supprimer le vieux système de jachère. Nous comptons beaucoup sur la création des industries de phosphate en Egypte et nous serions un de ses grands clients. »

Notre conversation roule ensuite sur l'Egypte. « Quel beau pays est le vôtre ! Dites bien que nous le considérons comme un pays frère. Tout nous y attache : religion, langue, lutte commune. » Quand je parle du projet de la Grande Syrie, il me répond : « On m'a déjà fait dire tellement de choses à ce sujet qu'il est inutile d'y ajouter quoi que ce soit. » Il m'entraîne ensuite vers l'art et la littérature, sujets qui le passionnent. Tout le monde sait combien, dans son pays, il encourage et soutient tous les jeunes talents. Mais le temps passe vite et voici bientôt la fin de l'audience.

●

Une auto me reconduit vers Amman. Il me reste deux heures à passer dans la vieille ville. Je me promène, je cause avec les commerçants : ils sont heureux de vivre. A Amman, l'émir est unanimement aimé. C'est une ville aimable où les marchands vous reçoivent comme des hôtes.

Le taxi qui me ramène vers la Palestine s'arrête devant un magasin. Quatre passagers et le chauffeur en descendent, enfilent chacun un imperméable. Accompagnés du marchand qui leur fait mille recommandations sur la façon de s'asseoir sans chiffonner le tissu, ils remontent dans le taxi. Les imperméables valent le double à Jérusalem. A la frontière, les douaniers, qui n'en peuvent mais, se vengent en fouillant à fond la voiture et les passagers.

PHILIPPE GELAT

SANS DINDE !...

Les criminels de guerre en jugement à Nuremberg auront un menu spécial pour la Noël, tandis que l'Europe est encore affamée !

Les enfants pas sages étaient autrefois privés de dessert. Il semblerait que le colonel B.B. Andrus, qui a pris en charge les Hauts Seigneurs de guerre pendant le procès de Nuremberg, les considère en somme comme de grands enfants. Comme de grands enfants qu'il convient de punir avec tact, avec modération. Il s'en voudrait de les priver de « menus spéciaux » — pour parler comme Reuter — à l'occasion de Noël, mais ces messieurs ne goûteront pas au plat de circonstance, au plat traditionnel. Il n'est pas question, affirme la dépêche, de leur servir de la dinde.

Vous voyez l'astuce du colonel B.B. Andrus. Prévoyant probablement que sa sollicitude envers de pareils personnages provoquerait quelques critiques, il s'est préparé une réponse péremptoire :

— Sans dinde !...

Peut-être cet officier distingué a-t-il des lettres et se souvient-il du fameux « Sans dot !... » d'Harpagon qui pulvérise toute objection. Comment l'accuser tout de bon d'indulgence envers ses pensionnaires en ce jour de Noël ?... Il aura vite fait de vous clore le bec :

— Sans dinde !...

●

Trêve de raillerie ! Je comprends fort bien à quel sentiment a obéi ce brave colonel, sentiment que partagent de par le monde pas mal de non moins braves gens qui ont passé la guerre dans une tranquillité relative. La justice absolue, la justice sereine ne doit s'abattre sur un homme qu'une fois condamné. Le prévenu, l'inculpé a droit aux égards. Agir d'autre sorte, c'est suivre l'exemple de Hitler, assurer sa victoire spirituelle sinon matérielle, puisque c'est saper les principes pour lesquels nous nous battîmes, pour lesquels tant d'entre nous se sacrifièrent.



Gœring s'interrompt de manger, surpris par l'objectif au cours du repas des criminels de guerre. A sa gauche, Alfred Rosenberg, philosophe de l'idéologie nazie, fait montre, lui, d'un bel appétit.

Donc, en ce jour de Noël, par excellence jour de mansuétude, symbole de la fraternité universelle non seulement pour les chrétiens, mais encore pour beaucoup d'hommes révérant un autre dogme ou même athées ; en ce jour, dis-je, il s'avérerait naturel d'améliorer l'ordinaire de ces prisonniers peu ordinaires D'autant plus, n'est-ce pas, qu'on l'améliorera avec mesure, en respectant les convenances.

Sans dinde !...

●

Eh bien, non, non et non ! Nous avons le droit de crier notre indignation devant cet exemple symbolique venant après cent autres de même acabit plus dangereux par eux-mêmes. « Summum jus, summa injuria », a proclamé Cicéron. L'adage se justifie une fois de plus, mais non pas dans le sens accoutumé. La monstruosité des crimes commis par Hitler et ses complices en a renversé l'emploi. Ce n'est pas à de la rigueur qu'aboutirait l'excès de justice, mais à de la douceur, de la douceur scandaleuse, car aucun code n'a prévu de tels forfaits.

Face à une Europe où les morts crient vengeance et les survivants famine, vous voulez, messieurs les juges, vous perdre, vous et vos assesseurs, dans les méandres d'une jurisprudence qui se révèle lilliputienne à l'échelle des événements. Quel découragement, sinon quelle révolte n'allez-vous pas provoquer dans ces peuples martyrs qui échangeraient volontiers leur maigre pitance contre l'ordinaire de Gœring et de ses acolytes !... Et, pour le peuple allemand, quel réconfort que tant d'égards envers ses anciens chefs ! La drôle de dénazification après la drôle de guerre !...

Cependant, une fois de plus, la France, au nom de sa sécurité, au nom de la sécurité de la civilisation, réclame des mesures efficientes, des mesures de bon sens contre la tellement prévisible tentative de revanche. Va-t-on s'inspirer de sa douloureuse sagesse ou bien encore, après avoir pris quelques précautions dérisoires, lui répondre :

— Sans dinde !...

GASTON BERTHEY

L'EGYPTE ET L'ACCORD FINANCIER

L'accord financier anglo-américain intéresse particulièrement les pays de la « zone sterling ». Nous avons demandé à l'éminent économiste, Sany Lackany bey, de nous exposer l'influence de cet accord des plus importants sur la vie économique égyptienne.



« Parmi les problèmes financiers qui occupent le plus l'opinion égyptienne figure celui des crédits en livres sterling que détient l'Egypte sur l'Angleterre. Cette soi-disant dette anglaise à l'Egypte n'est qu'une petite partie des engagements que la Grande-Bretagne a contractés dans divers pays du monde. Et les nouvelles parvenant de l'étranger n'ont pas manqué de rapporter sous quel jour se présente le règlement de ces dettes par l'Angleterre, après le prêt consenti par les Etats-Unis.

« Le prêt américain, dans la mesure où il assure la liberté des changes, qui permettra à l'Egypte en particulier de convertir sa livre en n'importe quelle autre monnaie, constitue assurément un **grand pas en avant.**

« Si l'accord réalise cet objectif d'une manière indépendante, ou s'il constitue un prélude à la ratification de l'accord monétaire de Bretton Woods, il demeure un bienfait. Je maintiens cela même si nous supposons que les crédits en sterling, que nous détenons avec d'autres pays sur l'Angleterre, **demeuraient bloqués d'une manière permanente.**

« J'irai même jusqu'à dire — en faisant une pure supposition — que si, représentant le gouvernement égyptien, j'étais obligé de choisir entre la libération de ces crédits bloqués, en maintenant l'impossibilité d'échange actuelle, ou d'accepter le blocage permanent de ces crédits au prix d'une libération des changes, j'accepterais sans hésiter la seconde proposition. Il est évident que la meilleure solution consisterait à obtenir la libération des changes, tout en liquidant définitivement les crédits sterling.

« Actuellement, cette solution nous est interdite, et il s'agit dans le domaine de la finance internationale, comme dans d'autres, de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« Je désire illustrer la notion de libération des changes. Elle signifie que le règlement des opérations d'achat et de vente sera possible dans une série d'opérations conjointes, effectuées sur le marché international. Ainsi, tout crédit obtenu par la vente de marchandises exportées à n'importe quel pays pourra servir à acheter des monnaies étrangères quelconques. C'est là ce que l'on entend par « règlement multilatéral ». Grâce à ce système, pour détenir les dollars nécessaires à l'achat de marchandises aux Etats-Unis nous ne serons pas obligés de vendre aux Etats-Unis seulement. Nous pourrons les obtenir en vendant à l'Angleterre, à l'Espagne, au Soudan, à l'Erythrée, à la Suède ou à n'importe quel autre pays.

« Certes, la « liberté du commerce » à laquelle aboutira cette entente anglo-américaine ne sera acquise que pour les transactions futures. Mais à partir de ce jour, le commerce sera libre pour de bon, et cette situation sera certes plus avantageuse que celle qui résulterait du paiement d'un compte tout en gardant la porte fermée, comme dans le cas du paiement des crédits sterling seul.

« La liberté des changes est prévue pour le 1er janvier 1947. C'est dire qu'elle n'aura pas encore vu le jour durant l'année 1946.

« Durant l'année prochaine, nos crédits en dollars dépendront des « mains des dieux » ! Les échanges monétaires internationaux, ces douze mois futurs, ne seront pas libres. La Grande-Bretagne ne pourra pas non plus, comme elle en avait la faculté dans le passé, réunir les dollars de la zone sterling dans un « pool ». C'est pourquoi nous n'aurons de dollars que ceux que la Grande-Bretagne voudra nous accorder sur le montant du prêt venant des Etats-Unis ou provenant d'une autre source que celle-là. »

— Croyez-vous que la livre égyptienne soit dévaluée par rapport à la livre sterling ?

— Dire qu'elle le sera, ou bien qu'elle ne le sera point, est affaire de politique et je ne saurais me prononcer là-dessus.

« Mais je peux me poser la question de savoir si elle devrait l'être. Et la réponse à cette question est claire : elle ne **doit** pas être dévaluée. En réalité, si la situation financière avait été normale, si nous n'avions pas été rattachés à l'Angleterre dans la zone sterling, nous aurions vu le cours de la livre égyptienne hausser par rapport à celui de la livre anglaise. Je me suis exprimé longuement sur ce point dans divers articles, réfutant la thèse de l'économiste britannique le Dr Einzig, dans un article qui parut dans le « Banker » de Londres, et je fis allusion à cette thèse dans le rapport que je soumis à mon retour de la conférence monétaire de Bretton Woods. »

— La livre sterling serait-elle elle-même dévaluée ?

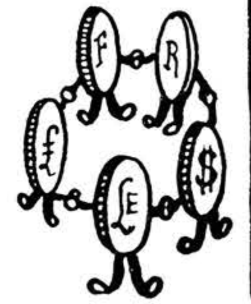
— J'ai toujours prétendu qu'elle le serait effectivement, et je crois que mes prévisions se sont confirmées. Nous avons lu, dans le compte-rendu du débat à la Chambre des Communes britannique, que l'opposition fut apaisée par l'assurance que cet accord laissait la porte ouverte à la réduction de la parité livre-dollar.

« Il est en effet raisonnable de penser que si l'on veut instituer le libre-échange des monnaies, quand le rationnement des dollars qui prévaut actuellement aura pris fin, on ne pourra s'en tenir à une valeur fictive de la livre, valeur qui n'a pu se conserver que grâce aux restrictions qui prévalent encore. Comme je l'ai déjà dit, la baisse de la parité ne changera pas la valeur de la livre sterling. La livre sterling ne **vaut** pas quatre dollars, et une réévaluation future n'aurait d'autre but que d'estimer la livre à son montant réel ; elle n'aurait aucun rapport avec ces dévaluations délibérées, synonymes de guerre économique. »

« Tous les experts économiques avaient déclaré que le prêt était d'une nécessité urgente, et les divergences se limitaient aux conditions imposées, car il s'agissait avant tout de ménager la liberté de l'Angleterre. »

— La livre égyptienne devrait-elle être détachée de la livre sterling ?

— Il faut considérer la nouvelle situation qui s'est créée actuellement. L'Egypte n'a pas l'intention de fonder sa monnaie sur l'or. Dans ces conditions, elle n'a de choix que de conserver son rattachement à une des deux monnaies qui prédominent : la livre sterling ou le dollar.



« Si la livre sterling demeurait en disgrâce en l'absence d'un accord qui permettrait un change libre, il y aurait probablement lieu de discuter les mérites relatifs des deux étalons. Mais si les accords de Bretton Woods sont signés, comme cela semble probable, le rattachement de la livre égyptienne à telle ou telle monnaie perd son intérêt. Ce jour-là, toutes les monnaies, sterling, ou dollar, ou autre, seront fixées d'une manière permanente, et librement échangeables entre elles. C'est pourquoi les raisons d'opter disparaissent. En réalité, par l'accord de Bretton Woods, toutes les monnaies sont rattachées plus ou moins directement à l'or. »



M. Hanbury-Williams, président de la mission commerciale britannique, faisant un important discours au Cairo Rotary Club. A sa droite : S.E. Hassan Rifaat pacha ; à sa gauche : S.E. Fouad Abaza pacha.

ÉCONOMIE DE PAIX

Les membres de la mission commerciale britannique ont fait part à « Images » de l'économie de paix de la Grande-Bretagne et de ses nouvelles possibilités.

« La Grande-Bretagne concentre tous ses efforts sur un retour à une économie normale, une économie du temps de paix, nous dit M. Hanbury-Williams, président de la mission. Mais elle doit résoudre de graves problèmes, surmonter les obstacles constitués par l'héritage de la guerre. Tout d'abord, elle doit construire les maisons et les usines détruites par les raids. Les dommages causés se chiffrent par centaines de millions de livres, et — cela intéresse davantage la nation — le démarrage de l'industrie de paix en est ralenti.

« Tel est le premier et grand problème, dont la solution soulève des inquiétudes qui se manifestent dans les interpellations parlementaires.

« Le second problème est celui du retour des hommes à leur travail. Le processus de la démobilisation exige un certain nombre de mois, et jusqu'à ce que la réadaptation soit réalisée, l'industrie manquera de mains.

« Songez aussi que lorsque la production reprendra, il faudra satisfaire la demande non seulement du commerce extérieur, mais celle de notre population qui a été sevrée des biens de consommation depuis plus de six ans, il faudra fournir les peuples appauvris d'Europe, terrassés par la guerre.

« Ce n'est qu'en troisième lieu que nous pouvons nous consacrer au commerce extérieur, qui, pourtant, est un ressort vital de toute notre économie. »

Pris par ses obligations d'hôte, M Hanbury-Williams me quitte en me présentant à un des membres de la mission, M. G. New, qui est venu inspecter le site de l'industrie hydro-électrique d'Assouan. De l'avis de celui-ci, les experts ont toujours considéré que l'électricité, qui est une des sources d'énergie les plus utilisées au monde, constitue le « thermomètre » de la température économique d'un pays. En observant les fluctuations de son utilisation, on peut juger avec exactitude de l'évolution de l'économie nationale.

— C'est ainsi, dit-il, que la guerre a vu se développer considérablement le potentiel économique britannique. Son industrie consomme environ 45% plus d'électricité qu'avant la guerre. Ce facteur corrobore les rapports qui avaient reconnu que l'Angleterre, par son magnifique effort, avait gagné la bataille de la production de guerre en améliorant tout son équipement et son rendement industriel.

« Aujourd'hui l'Angleterre se trouve donc plus forte, et non plus faible, du fait de la guerre. Et les revers essuyés par l'économie après la dernière guerre mondiale ne sont pas à craindre. La baisse momentanée, due au ralentissement de l'industrie de guerre, n'a entraîné une diminution de la consommation d'électricité que de 5%.

« Et l'industrie de guerre britannique se transforme avec une relative aisance en industrie de paix. La seule conséquence importante est que le pays se trouve en mesure de produire beaucoup plus de machines et d'installations fixes que par le passé. De grands progrès techniques ont été réalisés grâce à l'expérience de la guerre. Ainsi, la mise en train de l'industrie électrique au Barrage d'Assouan pourrait bénéficier du progrès effectué dans la construction des immenses turbines qui en seraient les pièces maîtresses. Toutes sortes de machines, celles qui ont une relation directe avec les armes modernes, et d'autres qui n'en ont aucune, seront produites en quantités croissantes.

« L'Angleterre a réussi à maintenir le niveau des prix intérieurs, et l'acquéreur étranger ne manquera pas de s'en apercevoir. La hausse sur les prix est relativement faible. Les produits d'alimentation sont demeurés au même niveau, grâce à un rationnement sévère et un contrôle vigilant. Le gouvernement subventionne les industries alimentaires, pour ne pas taxer, par un coût de la vie élevé, les consommateurs pauvres.

« Chaque citoyen, chez nous, s'enorgueillit du fait qu'il a participé à l'effort commun, et si aujourd'hui le mouvement de grèves est en train de se répandre, c'est peut-être parce qu'après avoir « trimé » durement pendant tant d'années, le travailleur désire retourner à une semaine de travail de quarante heures, au lieu de soixante, sans rien perdre de son salaire global, qui était grossi par des « overtime » — c'est-à-dire la rétribution des heures de travail supplémentaires.

« On trouve encore beaucoup de personnes chez nous qui auraient droit à la retraite, mais qui ne manquent pas de figurer à l'appel chaque matin. On relevait récemment de vieux dactylos de 63 ans ! Et les employeurs s'en montraient satisfaits. Vous avez là la preuve que les hommes manquent encore, que tout n'est pas encore facile chez nous. Mais il y a une soif générale pour quelque chose de nouveau. Sans doute, grâce à la bonne volonté générale et à l'aide de nos amis, nous gagnerons la bataille de la paix comme nous avons gagné l'autre ! »

A. H.

PIPE-LINES AU LIBAN

La Chambre des Députés du Liban, réunie le 26 novembre dernier, a ratifié la convention de raffinage conclue entre le gouvernement et la « Mediterranean Refining Company » (Delaware, Etats-Unis).

Sept grandes régions pétrolifères forment ce qu'on est convenu d'appeler les puits de Kirkouk. Le plus important d'entre eux — et le seul entièrement exploité — est celui de Baba-Guergour qui débite près de 7 500 tonnes par jour. Les autres sont ceux d'Injanah, Touz-Kourmatou, Palkana, Zambour, Kaeh-el-Amar et Targuil.

La production actuelle, qui est de l'ordre de 4 millions de tonnes peut être portée, sans difficulté, à 8 ou 10 millions.

L'huile, relativement plus fluide que celle de Gayara, par exemple, est pompée depuis Kirkouk à Haïfa et Tripoli. Le débit actuel du pipe-line, de 6 pouces, va être augmenté par l'installation d'un second pipe-line de 10 et 12 pouces.

Le pétrole ainsi amené était jusqu'ici raffiné à Haïfa, dans les installations de la Consolidated Refining Cy financée par l'Anglo-Iranian Oil Cy., à raison de 3.800.000 tonnes d'huile par an, et à Tripoli, dans les installations d'une raffinerie de fortune créée durant les hostilités par les autorités françaises, au nom de la Compagnie Française des Pétroles et dont le débit n'excède pas 200.000 tonnes par an.

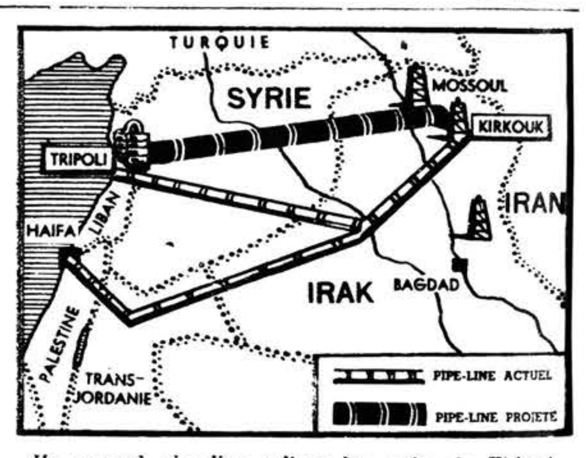
Une personnalité américaine nous a déclaré à ce propos : « Pour les sociétés américaines, il s'agissait d'obtenir du Liban les mêmes droits qui avaient été accordés par ce pays à une société française et par le gouvernement de Palestine à une société anglaise.

« De par nos accords avec les Britanniques, nous pouvions demander à la Palestine de nous accorder les mêmes droits qu'a la Consolidated. Nous avons préféré la région de Tripoli. Pour nous, ce n'était qu'une question d'égalité entre Nations Unies. »

Le projet de convention avait été soumis au Conseil des Ministres sous le cabinet Abdel-Hamid Kéramé, et c'est le cabinet Sami El Solh qui, finalement, conclut la convention.

Des considérations d'ordres politique et financier intervinrent au cours de l'examen du projet devant la commission de législation, présidée par M. Abdallah El Yafi et devant la Chambre.

Les partisans de la ratification trouvaient que c'était bien mal remercier les Etats-Unis de leur attitude dans la lutte pour l'indépendance que de leur refuser cet avantage économique.



Un second pipe-line reliera les puits de Kirkouk aux nouvelles raffineries de la région de Tripoli.

Les adversaires du projet déclaraient ne pas vouloir remplacer un mandat politique par un mandat économique et, sur le terrain financier, accepter quelque 120.000 livres de redevances pour un projet qui donnerait quelque 30 millions de bénéfices à la M.R.C.

Quoique les plans de la « Mediterranean Refining » ne soient pas encore connus dans leur détail, l'article 2 de la Convention accorde à cette société, pour une période de 70 ans, le droit de créer une ou plusieurs raffineries dans la région de Tripoli avec toutes les installations d'habitation, de communication et de transport nécessaires à ce projet.

Il est facile de prévoir que sa mise à exécution fera éclore, autour de ces installations, toute une cité moderne dans laquelle vivront les ouvriers libanais dont les droits ont été garantis par un échange de lettres annexées à la Convention — et les techniciens étrangers. Un aérodrome, une autostrade, des postes de radiotéléphonie seront créés. Des écoles, cinémas, terrains de sports seront certainement aménagés.

L'huile irakienne, traitée par les méthodes les plus modernes du « cracking », donnera de l'essence (dont le prix va fatalement baisser), du pétrole lampant, du « fuel-oil » et toute la gamme de leurs sous-produits.

Les industriels y trouveront leur profit et les propriétaires fonciers de cette zone verront leurs terrains augmenter de valeur.

Et de cette côte méditeranéenne qui vit exploiter jadis la pourpre et la verrerie de luxe, le pétrole, nerf de la guerre et aussi nerf de la paix, revivifiera le pays longtemps endormi...

K. A.

Ci-contre : Le grand salon de Sir Robert Greg. Sir Robert tient entre ses mains une pièce en cuivre qui avait été volée par un lieutenant de vaisseau au palais de Pékin.

Ci-dessous : Sur des étagères, dans le grand salon, des vases chinois Ming ou Kang Shi voisinent harmonieusement avec d'autres pièces.

Le home de Sir Robert Greg

Sir Robert Greg a groupé dans sa demeure de Guizeh une collection d'œuvres d'art choisies avec éclectisme.

Sir Robert Greg dans son bureau de travail entouré de divers objets rares de Chine et du Siam.

Une grande maison aux lignes simples dominant le Nil. Du côté Ouest, un vaste jardin à terrasses, orné d'amphores, tranche par le vert de son gazon avec la pierre blanche du bâtiment. Du côté Est, des chrysanthèmes aux couleurs variées donnent une note chatoyante à une véranda intime. C'est dans cette demeure de Guizeh que Sir Robert Greg a groupé toutes les œuvres d'art acquises au hasard de ses nombreuses pérégrinations.

La maison de Sir Robert n'a rien d'un musée, c'est-à-dire que l'on ne se sent pas écrasé par une accumulation de pièces rares semées un peu partout. Au contraire, le visiteur perçoit que chaque œuvre d'art — tableau, vase, bronze ou meuble — a été choisie avec amour et qu'elle remplit, dans la chambre où elle se trouve, une fonction définie. Ceci donne à la demeure de Sir Robert et de Lady Greg un caractère intime sans en exclure la beauté.

Du Siam, où il était ministre britannique de 1922 à 1926, Sir Robert a rapporté plusieurs objets, entres autres des têtes en bronze de couleur foncée de l'époque médiévale (XIIIe siècle). L'une d'elles, placée sur un bahut dans le vestibule, représente la tête d'un roi siamois. Sir Robert possède plusieurs bronzes similaires de toute beauté, et il nous explique qu'au temps où il se trouvait au Siam, le touriste pouvait les acheter pour quelques shillings dans les monastères tombant en ruines.

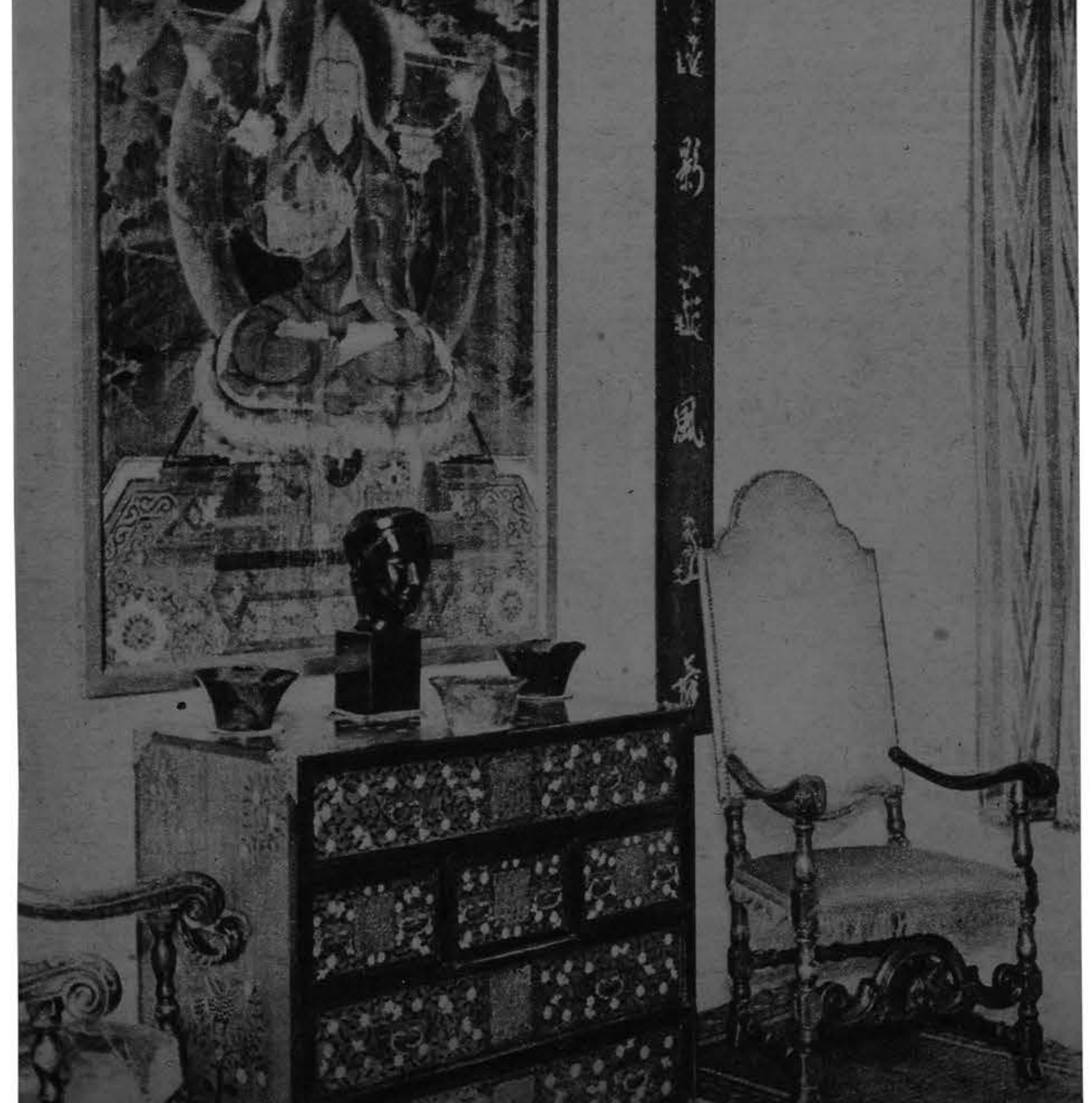
Le bahut du vestibule date du XVIIIe siècle et provient de Goa, la colonie portugaise d'Extrême-Orient. Il est tout inscrusté de nacre, avec plaques et poignées en bronze ciselé. Une tapisserie de la fin du XVIe siècle, représentant Bouddha, le domine.

Tout en écoutant Sir Robert, nous remarquons combien l'éclectisme a guidé ses diverses acquisitions. « Que voulez-vous ? nous dit-il. J'estime qu'un collectionneur doit être sensible à toute sorte de beauté, d'où qu'elle vienne. Tenez, voyez ces gravures de Nanteuil. Quelle expression dans les visages ! » De fait, Louis XIV nous semble plus majestueux que jamais, et Turenne impressionnant à souhait.

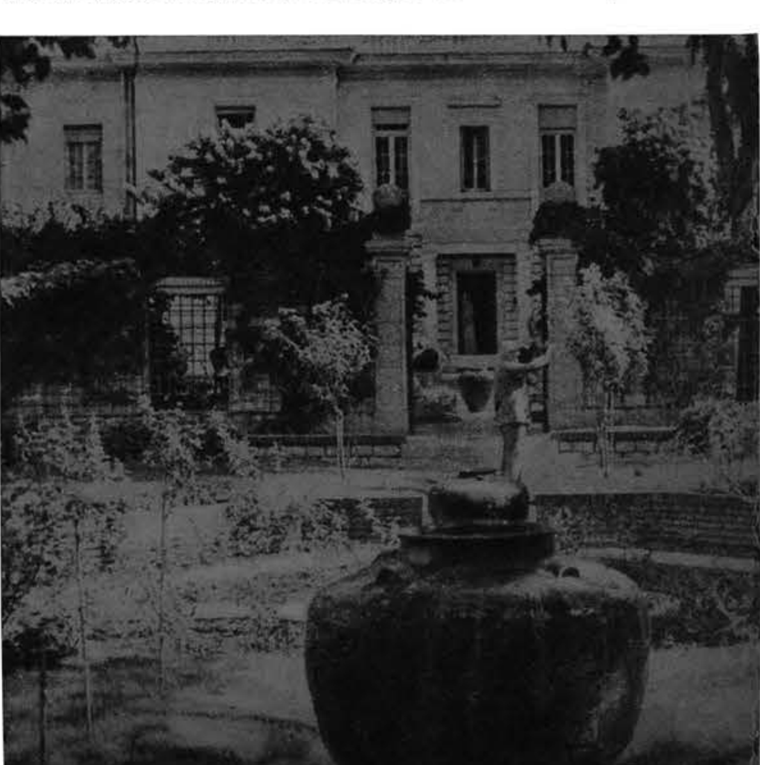
Dans le grand salon — dont un pan de mur est caché par des vases chinois Ming ou Kang Shi (XVIe et XVIIe siècles) — Sir Robert soulève une carpe et un carpillon en cuivre d'un poids respectable. « Cette pièce, nous dit-il en l'admirant avec le plaisir du connaisseur, a été volée par un lieutenant de vaisseau, dans la chambre de l'impératrice au palais d'été de Pékin, au moment de la révolte des Boxers. Je l'ai achetée à Londres il y a dix ans. »

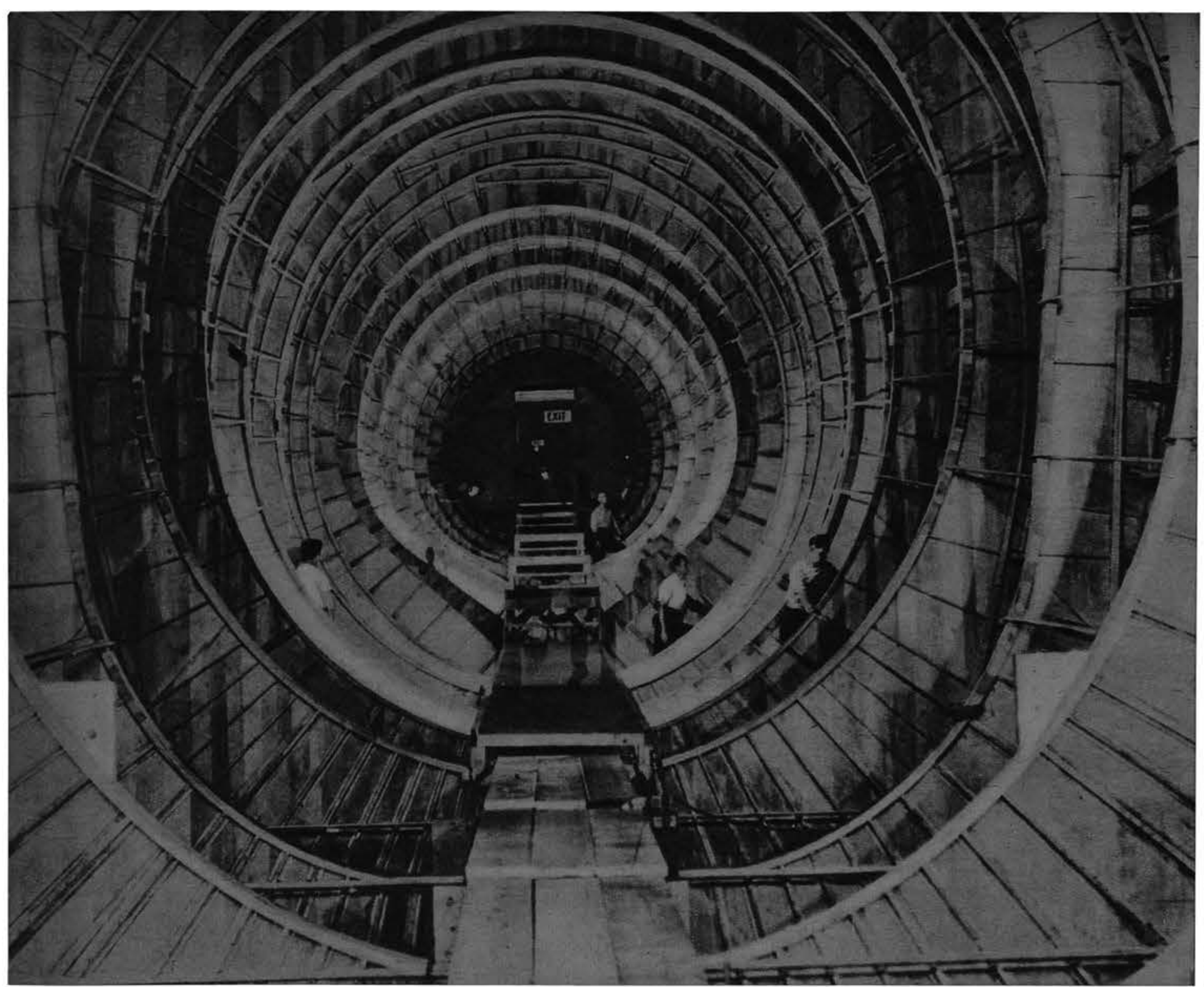
Nous terminons notre visite par la salle à manger « Chippendale » où trois portraits, représentant deux dames et un prêtre, œuvres d'un peintre inconnu de l'époque de Charles Ier, nous regardent du haut de leurs cadres avec des yeux étonnés. — B. C.

Bahut du vestibule datant du XVIIIe siècle et provenant de Goa, la colonie portugaise d'Extrême-Orient. Il est en bois précieux incrusté de nacre. Au mur, une très belle tapisserie du XVIe siècle. ↓



Une vue du beau jardin et de la villa de Sir Robert Greg sise à Guizeh. Sir Robert est, comme le voit, un grand amateur de chrysanthèmes.





'intérieur de l'avion géant de transport. 350 malades ou bless és pourront être transportés à bord de cet appareil avec leurs nurses et leurs médecins.



La coque du grand avion de transport «

1. ... DE TRANSPORT

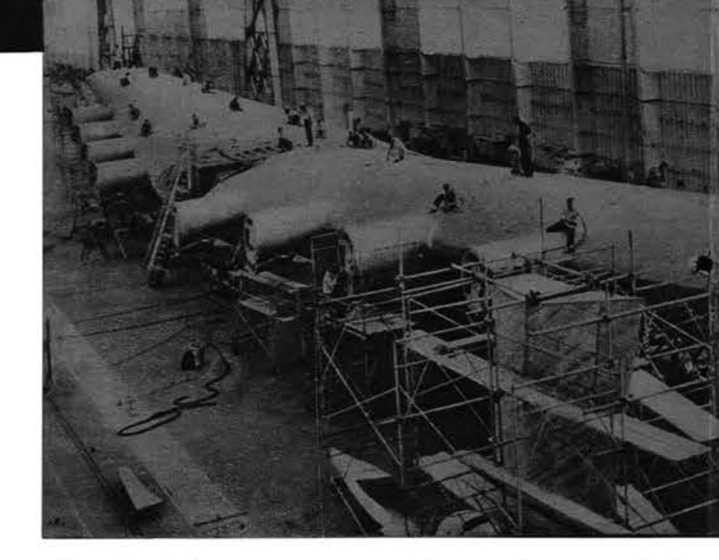
L'histoire du « Hugues H-4 » remonte à l'année 1942, au moment où la menace des sous-marins ennemis se précisait de plus en plus pour les navires de transport de troupes ou de matériel. C'est à ce moment que le gouvernement américain s'intéressa au développement des paquebots aériens pouvant transporter de grandes quantités de troupes sur les champs de combat. Les expériences de production en masse de navires de Henry Kaiser et les projets de construction d'appareils aériens géants de Howard Hugues eurent pour résultat une coopération étroite entre les deux industriels qui nous font entrevoir aujourd'hui la construction du plus gros paquebot aérien de transport du monde.

Voici les caractéristiques de cet appareil gigantesque :

ENVERGURE : 100 mètres (soit environ la longueur d'un terrain de football). COQUE : environ 70 mètres de longueur et 10 mètres de hauteur (à peu près la hauteur d'un immeuble de trois étages). PUISSANCE : Huit moteurs, 3.000 chevaux. ESSENCE : 14 réservoirs contenant chacun 3.800 litres. VITESSE : 350 kilomètres à l'heure. POIDS : 200 tonnes. L'appareil pourra contenir un tank de 60 tonnes ou trois tanks légers.

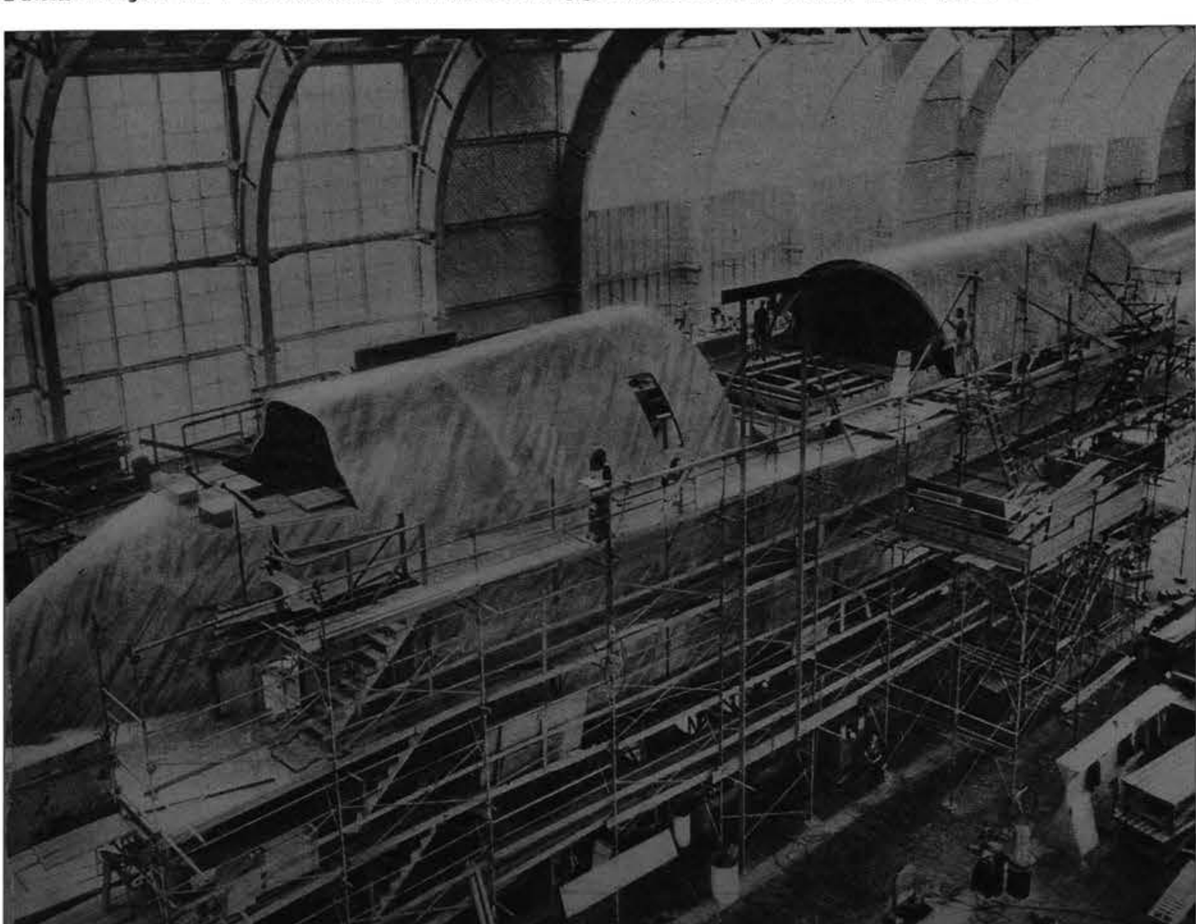
350 malades ou blessés pourront y être transportés sur leurs brancards, de même que les médecins et les infirmières, et le voyage pourra s'effectuer sans arrêt sur une distance équivalente à celle qui sépare Tokio de Honolulu. Un des aspects les plus curieux du « Hugues H-4 » est qu'il est construit presque entièrement en bois. Cela est dû au manque d'aluminium au moment où la fabrication de cet appareil géant fut décidée. L'avion a été doté de tous les moyens de sécurité possibles. Chaque moteur a un système de télécontrôle indépendant. En cas de défection d'un des systèmes hydrauliques pour une raison quelconque, un autre peut immédiatement le remplacer, quelles que soient les conditions de vol.

La partie contenue sous le pont est divisée en dix-huit compartiments étanches. Si deux tiers de ceux-ci sont submergés, au cas d'un amérissage forcé l'appareil continuera à flotter sur l'eau sans aucun dommage.

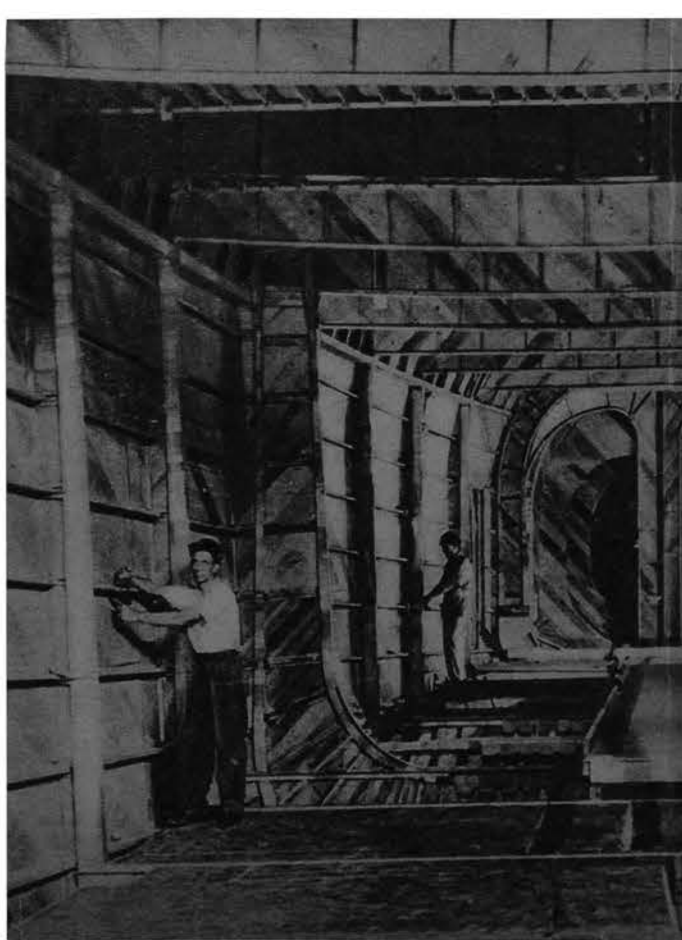


Les ailes de l'avion en construction. On se rendra compte de leur
L'envergure entière de l'appareil est de 100 mètres, soit la longue

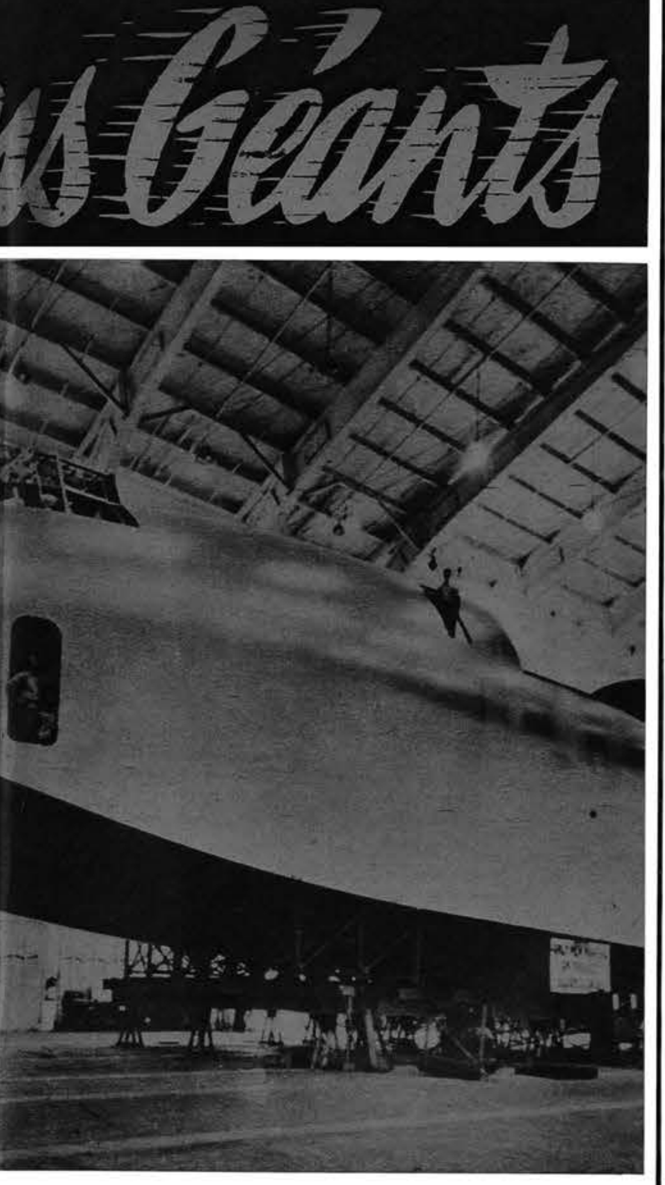
L'avion « Hugues H-4 » en construction dans un chantier gigantesque. Une fois terminé, l'avion pèsera 200 tonnes.



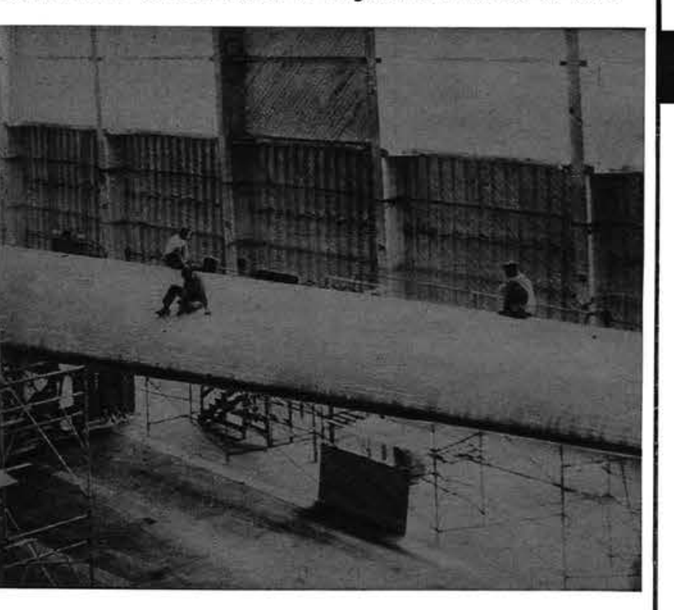
Des ouvriers attelés à leur tâche à l'intérieur de l'avion de transp



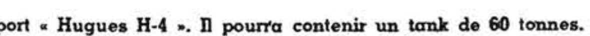
s Géants



Hugues H-4 » aura 70 mètres de longueur et 10 mètres de haut.

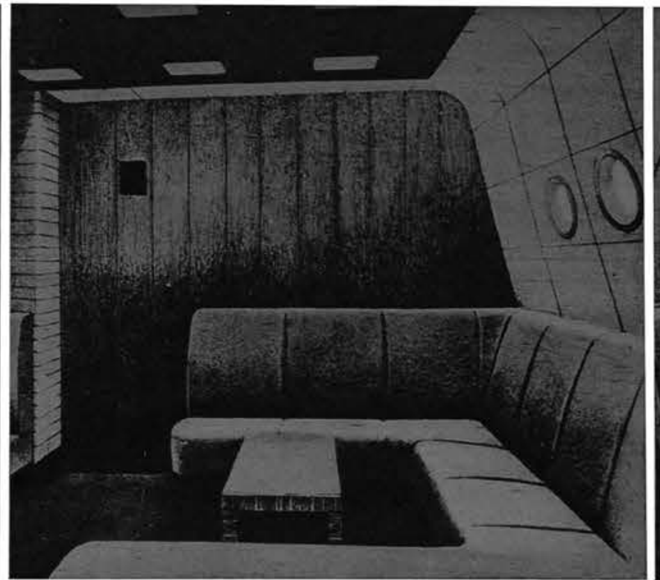


envergure par rapport aux ouvriers installés sur leur sommet.
ur d'un terrain de football. La coque aura 70 mètres de longueur.

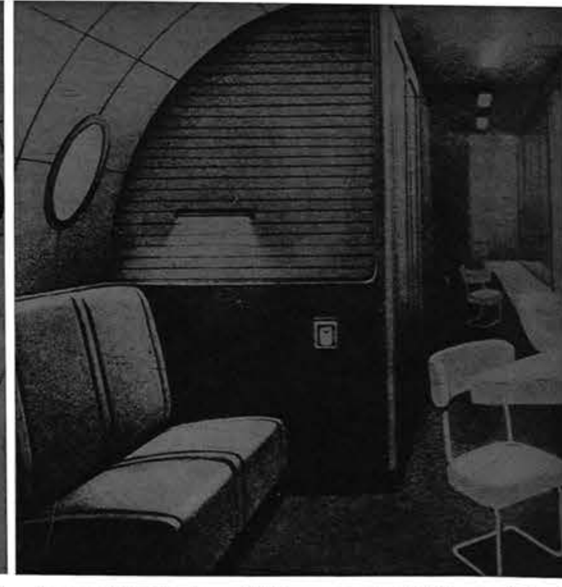


port « Hugues H-4 ». Il pourra contenir un tank de 60 tonnes.

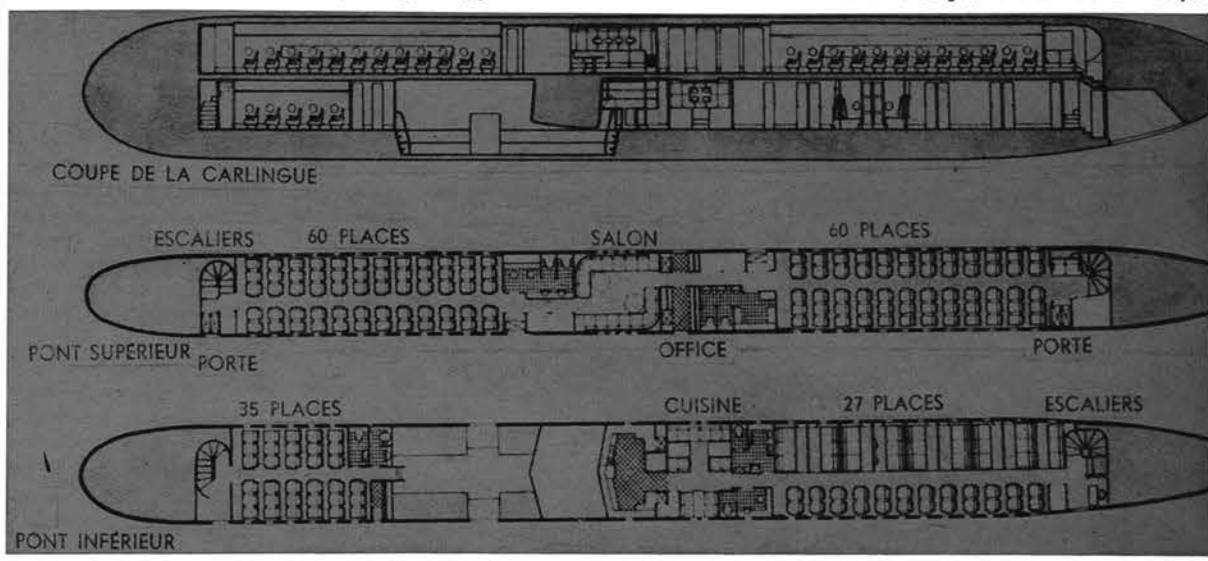




Des chambres de repos confortables seront à la disposition des 204 passagers du « Vultee », le gigantesque appareil américain.



Les passagers du « Vultee » pourront faire un brin de causette installés sur de larges et confortables canapés



Voici trois plans du « Clipper » géant qui pourra transporter aisément 204 personnes, passagers et équipage.

2. ...POUR PASSAGERS

Les projets américains pour doter le monde de paquebots aériens géants pour passagers vont leur train. Et l'un de ceux-ci prévoit la construction d'une flotte aérienne du modèle « Vultee » dont nous retiendrons les caractéristiques suivantes. L'avion pourra transporter 204 passagers et 8.000 kilos de courrier. Le voyage de New-York à Londres qui durera neuf heures se fera à une vitesse de 470 à 520 kilomètres à l'heure.

L'appareil aura douze fois l'envergure d'un avion commercial américain tel qu'il existe aujourd'hui. Il aura 60 mètres de long et 85 mètres de large, ce qui équivaut à la hauteur d'un immeuble de 21 étages. Ses six moteurs déploieront une puissance 353 fois supérieure à celle des moteurs d'une automobile. Deux ponts confortables fourniront aux passagers et aux membres d'équipage des ressources multiples.

Chaque moteur contiendra trente-sept kilomètres de fils électriques, et le système électrique lui-même est équivalent à celui nécessaire pour donner la lumière à une ville de cinq cents habitants.

L'essence nécessaire pour faire le plein dépassera ce qu'un automobiliste emploie durant vingt ans pour son véhicule. Les plans employés pour construire cet appareil couvrent une superficie de seize acres de terrain.

A l'intérieur, un système de chauffage suffirait pour attiédir l'atmosphère d'un appartement de quarante chambres, et l'extension de chacune des ailes est de la hauteur de cinq étages. Une automobile ordinaire pourra être conduite avec une extrême facilité au-dessous du fuselage de cet appareil gigantesque destiné à résoudre le transport dans les airs, avec le maximum de vitesse, du plus grand nombre de passagers.

Il n'est pas de doute que la mise en circulation de cet appareil géant bouleversera nos conceptions de voyage les plus modernes Les passagers auront là l'impression de se trouver dans un grand paquebot qui, au lieu de voguer sur l'eau, planera au-dessus des nuages et les transportera vers leur lieu de destination avec toute la sécurité désirable.

A quand le premier voyage de cet avion gigantesque? Parions que toutes ses places sont déjà réservées.

L'appareil pourra transporter 204 passagers et 8.000 kilos de courrier. Le trajet New-York-Londres ne durera que 9 heures.



L'ATTENTAT DU 20 JUILLET

On conspirait contre Hitler dans les rangs mêmes du nazisme, a-t-on appris au procès de Nuremberg. Voici l'enquête faite à ce sujet par le journaliste Pierre J. Huss et dont la première partie a paru dans notre numéro précédent.



Le colonel comte Hans von Stauffenberg s'était offert à placer, le 20 juillet 1944, la bombe qui explosa dans le bureau de Hitler. Arrêté, il a été aussitôt exécuté.

Ni Hitler ni la Gestapo ne se sont jamais douté à quel point le Führer fut près de la mort en cette journée du 13 mars 1943. Jusqu'ici, les tentatives de Ludwig Beck et de ses amis junkers n'avaient visé qu'à faire Hitler prisonnier. A partir de 1943, tous les plans visèrent à le tuer.

L'amiral Canaris commença par aviser les experts en explosifs de la section de sabotage du service de contre-espionnage de la Wehrmacht qu'il désirait une bombe explosive « extrêmement efficace ». Il demanda quelque chose qui pût être placé dans une bouteille d'un litre.

Au début de mars 1943, Hitler s'était rendu par avion à son quartier général de Vinitzia, dans la région de Kiev ; le 12 mars, sur la voie du retour, il s'arrêta au quartier général du général Treschkow, alors au commandement du front central. Le départ du quartier général de Treschkow était fixé à 1 heure p.m. pour un vol de plusieurs heures, vers la Prusse Orientale.

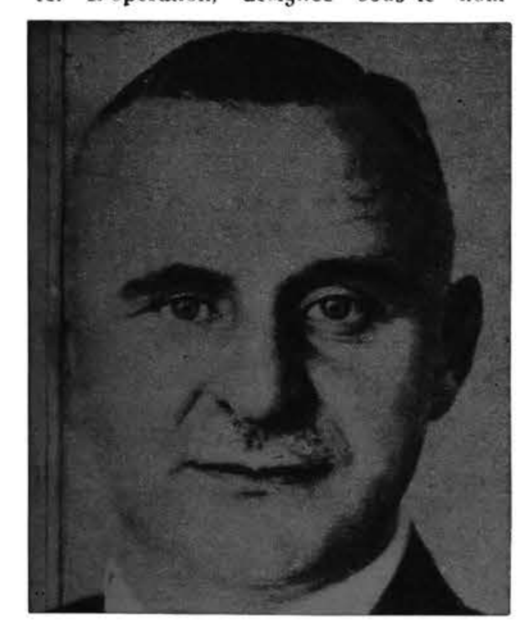
Dès avant Stalingrad, le général Treschkow avait prêté une oreille attentive aux machinations de Beck, et après la débâcle de Stalingrad, il était devenu un officier de la Wehrmacht au visage fermé, avec dans le cœur une haine mortelle pour tout ce qui était nazi.

Ce même matin, l'avion spécial de Berlin était arrivé avec son enveloppe scellée et un petit paquet. A l'intérieur se trouvaient deux bouteilles. Treschkow lut, avec la plus grande attention, les instructions contenues dans l'enveloppe scellée. Après le déjeuner avec le Führer, et tandis que les moteurs chauffaient, il retourna dans sa chambre pour prendre le paquet. Le docteur Brandt, un des médecins personnels de Hitler, avait promis de le remettre au général Helmuth von Stieff au quartier général du Führer en Prusse Orientale.

Treschkow prit un petit tube d'acide et l'inséra dans la partie creuse du bouchon d'une des bouteilles ; il enveloppa et scella le paquet et l'emporta à l'aérodrome où il le remit au docteur.

En dehors de Hitler, il y avait à bord de l'avion le feld-maréchal Wilhelm Keitel, le Reichsleiter Martin Bormann, l'adjudant Julius Schans, Brandt et quelques autres. Dans un délai de 30 à 40 minutes, l'acide devait s'écouler dans la bouteille et faire exploser une charge qui, à son tour, aurait fait sauter l'autre bouteille, et ensemble les deux explosions devaient mettre en pièces l'avion Condor et ses occupants.

La nouvelle organisation qui devait assumer le contrôle du pays était toute prête. L'opération, désignée sous le nom



Karl Goerdeler, ami du Dr Schacht, et ancien maire de Leipzig, a joué un rôle considérable dans un des complots contre Hitler. Au lendemain de l'attentat du 20 juillet 1944, la radio allemande annonçait dramatiquement : « On recherche Karl Goerdeler qui a trempé dans une conspiration contre la sûreté de l'Etat. » Il fut pris, et, sous l'effet de la torture, livra enfin tous les secrets du « Rapport X ».

d'« Action Walkyrie », devait être entreprise dans le cas exceptionnel où le Führer aurait subitement — par la volonté de Dieu, ou autrement — cessé d'agir comme chef de l'Etat.

La sueur perlait au front de Beck, tandis qu'accompagné de Canaris, Mueller et d'autres, il attendait une dépêche codée au sujet du sort de l'avion du Führer.

A l'autre bout du fil se tenaient leurs complices Fromm et ses aides Stauffenberg et Olbricht, également tendus.

Quand le message codé arriva, c'était l'information de routine que l'avion de Hitler avait atterri à l'heure prévue en Prusse Orientale.

Ce qui était arrivé, c'est que von Stieff avait lui aussi joué son rôle en recevant l'avion du Führer et, dissimulant sa déception, avait calmement accepté le paquet du docteur Brandt avec de chaleureux remerciements. Pour une raison inconnue, l'acide ne s'était pas écoulé dans la bouteille. Le diable ne voulait pas de Hitler.

●

Ayant juré de tuer ou de périr, le groupe de conspirateurs, dirigé par le colonel-général Ludwig Beck, essaya à quatre reprises d'assassiner Hitler avant qu'il ne fût blessé, le 20 juillet 1944, par l'explosion d'une bombe, à son quartier général de Prusse Orientale. Après l'échec du 13 mars 1943, Beck convoqua à Berlin une réunion à laquelle assistaient von Witzleben, Canaris, Fromm, Oster, Olbricht, Hoeffner, Mueller, York von Wartenburg, Helmuth von Stieff et le jeune comte Klaus Schenk von Stauffenberg. Ce dernier avait un plan audacieux. Une rencontre avec Hitler devait être obtenue par un rendez-vous officiel et en présence de Heinrich Himmler. Il avait été décidé que Himmler serait éliminé en même temps que Hitler. Le rendez-vous pouvait être obtenu sous prétexte de proposer des modifications à l'uniforme des parachutistes. Les dessins d'uniformes étaient la manie de Himmler. Il serait certainement présent.

Le jeune aristocrate ardent révéla que Canaris préparait une valise remplie d'explosifs assez puissants pour obtenir le résultat recherché. Une fois le loquet de la valise ouvert, la bombe exploserait en quatre secondes et demie. La mallette, poursuivit von Stauffenberg, devait être portée chez Hitler et Himmler par ceux qui feraient les suggestions au sujet des modifications proposées. L'échec était impossible.

Beck et von Witzleben s'écrièrent presque en même temps : « Mais ce serait un suicide ! Nous ne pouvons demander à personne de se porter volontaire pour une mort certaine ! »

Stauffenberg se retourna vers le général von Stieff sérieux et grisonnant et dit théâtralement : « Voici votre volontaire. Je salue un patriote ! »

Deux mois plus tard, tout était prêt. Un rendez-vous fut arrangé avec Hitler et Himmler pour le 26 décembre 1943. Mais une semaine avant cette date, le quartier général du Führer annula l'engagement.

Le rendez-vous suivant fut fixé au 11 février 44 en Prusse Orientale. Von Sieff et un compagnon sûr s'apprêtaient à retenir un avion pour s'y rendre quand ils apprirent que Himmler ne pourrait pas assister à l'entrevue.

Dans les semaines qui suivirent, les modifications dans l'uniforme furent adoptées, ce qui obligea les conspirateurs à chercher encore un autre prétexte.

Le capitaine Conrad Clauss, officier de liaison entre Berlin et le quartier général du Führer, dont la famille avait été persécutée par la Gestapo, revendiqua l'honneur de tuer les chefs nazis. Le 13 juillet 1944 il se rendit dans ce but au quartier général du Führer, mais Himmler ne s'y trouvait pas. Il avait ordre de n'agir que si les deux hommes étaient présents, car une grande partie de l'application de l'« Action Walkyrie » dépendait de la mort de Himmler.

Le capitaine Clauss attendit, à portée de main du général von Stieff qui était prêt à lui remettre à tout moment un soi-disant message pour Berlin.

Le 16 juillet, tout était au point pour la conférence de midi. Hitler et Himmler étaient présents, de même que Clauss, avec sa mallette capable d'exploser en quatre secondes et demie. A Berlin, les conspirateurs étaient si sûrs d'eux-mêmes qu'ils avaient envoyé le signal d'alerte à leurs hommes.

Ce signal d'alerte suscita plus tard des soupçons et donna à Himmler son premier indice sur l'identité des conjurés.

L'ironie du destin ne fut jamais plus cruelle que ce jour-là. Clauss s'apprêtait à avancer vers la table près de laquelle se tenaient Hitler et Himmler avec d'autres généraux, quand Hitler se retourna subitement et quitta la chambre. Il n'y avait rien qui retînt son intérêt, et de tels brusques départs de conférence politiques et militaires n'étaient pas inhabituels de sa part. Himmler se retira peu après.

Quelques-uns des généraux s'éloignèrent aussi et Clauss partit tranquillement.

Une fois de plus, la chance avait joué en faveur de Hitler, et cette fois avec des résultats mortels pour les conspirateurs.

Beck convoqua d'urgence une réunion. Un de leurs hommes avait été arrêté par la Gestapo et pouvait à tout moment donner leurs noms : c'était le maire Goerdeler.

Sans perte de temps, le comte Stauffenberg déclara : « Je vais moi-même tuer Hitler et Himmler. Von Stieff organise une conférence pour le 20 juillet. »

Beck insista pour qu'une fusée à retardement fût installée dans le dispositif afin de donner à Stauffenberg le temps de se retirer. La décision fut acceptée. Le 20 juillet, von Stieff rencontra von Stauffenberg au quartier général du Führer en Prusse Orientale et le confia tout naturellement au feld-maréchal Wilhelm Keitel qui le présenta à Hitler. Le comte plaça la valise fatidique près du Führer, et quitta la chambre sous prétexte de répondre à un appel téléphonique. Avant de retourner à son avion, Stauffenberg attendit l'explosion et vit, de la porte de sortie, le carnage évident qui avait été causé. Il était sûr que Hitler était mort.

A son arrivée à Berlin, il perdit une heure parce que le pilote s'était trompé d'aérodrome. Pendant cette heure, Keitel avait téléphoné au général Fromm pour l'informer qu'une tentative d'assassinat contre Hitler avait échoué et que l'armée devait être en état d'alerte pour toute éventualité.

Fromm se rendit chez Beck et von Witzleben au ministère de la Guerre, pour les aviser de l'échec. Les deux conspirateurs agirent immédiatement. Beck demanda à Fromm de donner sur-le-champ le signal de déclenchement de l'« Action Walkyrie ». Fromm répondit froidement qu'il ne comprenait pas de quoi il parlait. Beck sortit son revolver et von Witzleben désarma Fromm.

Olbricht, sous-chef d'état-major, se rangea aux côtés de Beck et força Fromm à se rendre dans une chambre vide où il fut ligoté et enfermé.

Lorsque Stauffenberg arriva au ministère de la Guerre, Beck avait déclenché l'« Action Walkyrie ». Le maréchal von Witzleben câblait aux commandants de la Wehrmacht les ordres prévus d'assumer le contrôle de leurs secteurs. Hélas ! le sort leur était contraire. Les commandants de Paris et de Vienne arrêtèrent dans leurs villes les S.S. et les chefs de la Gestapo. Mais une chaîne de circonstances consomma l'échec des conspirateurs.

Une division Panzer à l'extérieur de Berlin était prête à intervenir. Mais un message lui parvint du colonel-général Guderian :

« Un attentat à la vie du Führer a échoué. Demeurez loyaux. »

Ces paroles firent pencher la balance, et les Panzers entrèrent à Berlin pour soutenir Hitler, au lieu de capturer la capitale.

Puis les troupes entourèrent le ministère de la Guerre et prirent les escaliers d'assaut. Dans la confusion qui suivit, Witzleben et Stauffenberg s'échappèrent. Le comte fut tué plus tard par le général Roehm des S.S.

Fromm et ses hommes tuèrent, entre autres, le général Olbricht, le colonel Merz von Quirenheim et le lieutenant von Haeften, adjudant de Stauffenberg. Le général Beck se tira un coup de revolver et fut achevé par Fromm en personne.

Quelques-uns des principaux conspirateurs, dont Canaris et Mueller, demeurèrent quelque temps à l'abri.

●

Le 22 septembre 1944, la Gestapo d'Ernst Kaltenbrunner découvrit, sous une mince couche de ciment, une boîte de fer. Elle contenait le fameux Rapport X.

C'était la révélation des six années d'activités contre Hitler qui viennent d'être décrites.

Kaltenbrunner se précipita chez Himmler. « Nous avons découvert tout le lot de conspirateurs ! »

Hitler était au lit à la Chancellerie de Berlin, souffrant de la paralysie des nerfs qui avait commencé à se déclarer à la suite de l'explosion du 20 juillet 1944. Il reçut quand même les deux hommes.

Les noms de ses hommes de confiance apparurent aux yeux étonnés du Führer : Hugo Stinnes, le général von Falkenhausen, le général Halder, l'amiral Canaris, le lieutenant Ludwig Mueller et d'autres.

Le 26 septembre 1944, la Gestapo cueillit les malheureuses victimes, l'une après l'autre.

Le général Fromm occupa la cellule 28 dans la prison centrale de la Gestapo, et fut le seul à bénéficier de la faveur d'être fusillé et non pendu.

Liedig, Oster, Mueller et Canaris occupaient des cellules contiguës.

Ces quatre hommes ne révélèrent jamais rien à la Gestapo, malgré les méthodes de la police secrète. Ils étaient enchaînés jour et nuit, avec les bras croisés, et devaient laper leurs repas à la manière des chiens. La nuit, les cellules étaient brillamment illuminées par une lampe de 100 bougies. Les gardes agitaient systématiquement un long bâton pour déranger les dormeurs. Ils étaient fréquemment giflés, fouettés, et menacés de tortures et d'extermination pour leurs familles s'ils n'avouaient pas. Aucun d'eux ne céda. Ils trouvèrent même le moyen de communiquer entre eux. Leur système d'agitation des chaînes se perfectionna tellement qu'ils purent se donner des avertissements sur la nature des interrogatoires.

Le 7 février, tous les prisonniers furent amenés dans le camp de concentration de Flossenbourg. Le matin du 9 avril, Canaris envoya un message d'adieu à Mueller. Son heure était venue. Le général Oster fut pendu à 6 heures du matin et Canaris fut étranglé avec un fil de fer, supplice qui dura une demi-heure.

Liedig et Mueller furent maintenus en vie et transférés à Buchenwald dans l'espoir que le camp de concentration les briserait.

Un matin, les gardes S.S. disparurent, et bientôt les rares survivants de la grande conspiration étaient de nouveau des hommes libres.

(Exclusivité « Images »)

[R]ÉALISATIONS TCHÉCOSLOVAQUES

La Tchécoslovaquie s'est attelée à la tâche de résoudre, chez elle, la plupart des problèmes qui agitent les autres pays d'Europe. David Raymond, envoyé spécial du « Reynold News », a constaté que cette République est en voie de réaliser la fusion des conceptions soviétiques et occidentales de la démocratie.

La question majeure à trancher dans l'Europe d'aujourd'hui est celle de savoir si les conceptions occidentales et soviétiques de la démocratie peuvent se concilier ou si elles sont fondamentalement opposées l'une à l'autre. Les nouveaux idéologistes, qui, très souvent, ne sont que les anciens idéologistes munichois revêtus d'un autre déguisement, cherchent à élever une barrière entre les deux conceptions et à diviser l'Europe en deux blocs : oriental et occidental.

La Tchécoslovaquie, de par sa situation et à cause de sa population slave, fait partie de la « sphère d'influence russe ». On y trouve, il est vrai, des troupes russes ; les photographies de Staline sont plus nombreuses dans les lieux publics que celles de Truman ou d'Attlee, et les Communistes sont proéminents dans toutes les sphères d'activité du pays ; mais, malgré cela, l'on ne voit aucun signe indiquant qu'il y a un conflit quelconque entre les conceptions russes et occidentales de la démocratie

Lorsque je dis à un politicien britannique, au moment où je m'apprêtai à quitter Londres, que je me rendais en Tchécoslovaquie, il eut une moue ironique par laquelle il voulait signifier que je devais être « persona grata » auprès des Russes pour avoir reçu l'autorisation d'y entrer.

Il fut franchement sceptique lorsque je lui dis que je n'avais rien demandé aux Russes, que les Tchèques m'avaient, sans difficulté, accordé un visa A Prague, l'on rencontre très peu de Russes, et les nombreux journalistes étrangers se déplacent librement dans tous les sens.

Il n'y a de censure ni sur les dépêches ni sur les journaux locaux, et une liberté complète d'expression, par la plume ou par la parole, est assurée, sauf à quelques fascistes.

Les Tchèques ne parlent jamais de « libération », mais de « révolution ». Le soulèvement de Prague, qui survint quelques jours avant l'entrée des Russes, a signifié pour eux des « journées révolutionnaires ».

Les Tchèques, qui au cours de leur Histoire ont toujours lutté pour obtenir leur indépendance, sont décidés à ne plus jamais permettre un retour des événements de 1938. Ils savent que dans ce but ils doivent transformer la structure économique de leur pays. Ils se sont attelés à cette tâche et ils appellent ce processus une « révolution pacifique » — ce qui est vrai

Au début de novembre, lorsque les décrets de nationalisation furent promulgués, le pays connut une fièvre de démonstrations patriotiques sans précédent. Grâce à ces décrets, toutes les industries-clés de la Tchécoslovaquie passeront sous le contrôle national : les banques, les charbonnages, le pétrole, le fer et l'acier, les textiles, le transport et l'alimentation.

Les partisans du plan de nationalisation comprenaient non seulement les Communistes, mais aussi le Dr Bénès, le Dr Laushman, le ministre de l'Industrie et les Sociaux-Démocrates. Ce plan fut combattu — non pas quant à ses principes, mais parce qu'il englobait trop de choses à la fois — par



quelques membres modérés du parti démocratique. Mais les Catholiques supportèrent le plan.

La nation tchèque entière est convaincue, malgré les efforts et les sacrifices qu'elle aura à faire, que la liberté politique et économique de la République dépend de l'application intégrale de cette réforme

Un économiste tchèque me fit remarquer que les 80% des industries du pays étaient entre les mains des banques, groupées en trusts et en cartels dont la plupart étaient liés à des organisations similaires de l'étranger.

Aussi, la Tchécoslovaquie actuelle, jalouse de son indépendance, ne veut prendre aucun risque avec les cartels et les trusts. La nationalisation est la seule mesure efficace qui les abolira complètement.

Les Tchèques n'aiment pas entendre qualifier cette opération de « mainmise de l'Etat sur l'industrie ». « C'est plutôt la remise des industries à la nation », disent-ils. Ils sont décidés à éviter la création d'une économie dirigée bureaucratiquement.

En principe, la direction des entreprises nationalisées comprendra des représentants des ouvriers et des syndicats, des techniciens, des administrateurs et des délégués de l'Etat. Les syndicats ont joué un grand rôle dans la préparation des plans de nationalisation.

Si ce programme réussit, nous verrons en Tchécoslovaquie un système de démocratie économique allant de pair avec la démocratie politique complète qui existe déjà. Ce sera la fusion des conceptions soviétiques et occidentales de la démocratie, soi-disant impossibles à concilier.

Ce programme aura certainement des ennemis à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Ces ennemis agiteront — ils le font déjà — la menace bolchevique, espérant ainsi gagner le soutien de certains cercles britanniques et américains. Mais nous devons affirmer avec force que toute action encourageant les ennemis de la démocratie tchèque renforcera, au lieu d'affaiblir, l'influence russe.

Les Tchèques recherchent l'amitié de l'Angleterre et de l'Amérique, mais ils savent qu'en tant que Slaves et voisins immédiats des Russes, c'est vers eux qu'ils doivent se tourner si jamais un nouvel ennemi cherche à les attaquer.

Les Tchèques ont déjà donné des preuves de leur détermination à ne permettre à personne de saboter leur plan de nationalisation.

Quelques jours après la libération, deux personnages, représentant les intérêts pétroliers occidentaux, arrivèrent à Prague en avion. Leurs compagnies étaient inquiètes au sujet du sort des raffineries de pétrole et des usines de pétrole synthétique déjà nationalisées, parce que la plupart des actions étaient détenues par le trust Hermann Gœring.

Le Dr Bénès leur fit clairement entendre qu'il était disposé à discuter la question d'une compensation, mais que la nationalisation était une affaire purement intérieure qui ne les concernait nullement.

Il s'entêta sur ce point même après avoir entendu les menaces voilées l'informant que la Tchécoslovaquie pourrait se trouver dans l'impossibilité de recevoir de l'étranger certaines matières premières si elle ne se montrait pas plus raisonnable sur cette affaire du pétrole.

Mais le Dr Bénès savait, par l'exemple donné par les autres nations dont les programmes des Mouvements de Résistance étaient restés en suspens, qu'hésiter à appliquer la nationalisation serait faire le jeu des ennemis de la démocratie.

Cette Semaine...

LINANT DE BELLEFONDS PACHA



En 1817, un jeune élève de marine, Linant de Bellefonds, qui descendait d'un maréchal de France sous Louis XIV, vint en Egypte en qualité de dessinateur d'une mission. Il devait y demeurer plus de soixante ans et s'y faire une carrière d'ingénieur des plus brillantes. A dix-neuf ans, il fut d'abord surveillant de travaux d'une filature créée par Jumel qui, sur la demande de Mohamed-Ali, avait transplanté le coton en Egypte. Mais d'esprit aventureux, Linant partit bientôt sur les routes les moins connues d'alors : il visita Siwa, le Sinaï, le littoral de la mer Rouge, et remonta le Nil jusqu'au Kordofan, s'attaquant à la découverte des sources de ce fleuve. Ses relations de voyage, illustrées par des relevés inédits, le signalèrent à l'attention des sociétés savantes. Mais déjà Mohamed-Ali, qui l'avait entre temps chargé d'un projet de radeau pour le transport d'un obélisque offert à la ville de Londres, le choisit comme directeur de ses travaux publics. Linant se retira d'abord, et pendant un an, dans une vallée du Sinaï avec une bibliothèque afin de se former techniquement au poste important qui lui était confié. Il devait devenir, plus tard, ministre et être fait pacha.

D'une activité considérable, Linant a créé, vraiment, le ministère des Travaux Publics dans ce pays. Il a fait des explorations minières, creusé des canaux, élevé des barrages, tracé l'urbanisme. Enfin, il a participé au percement de l'isthme de Suez jusqu'à sa brouille avec Ferdinand de Lesseps. A sa mort, en 1883, il a laissé, enfin, un important « Mémoire » sur les travaux entrepris en Egypte depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

La figure de ce pionnier ne pouvait être mieux évoquée, l'autre mercredi, aux A.C.F.E., que par M. Jean-Edouard Goby, Ingénieur lui-même, il a parlé de son grand aîné avec une fervente considération.

RÉCITAL D'YVONNE RAVAISSE

Après de longues années consacrées à l'enseignement de l'art qu'elle professe, Mme Yvonne Ravaisse s'est représentée devant le public, mardi dernier, à l'Oriental Hall avec un programme très pur, allant de Scarlatti, un des maîtres de la grande époque pianistique, à Debussy, chef incontesté de la musique française moderne.

Précise, fidèle à l'extrême, Mme Yvonne Ravaisse, loin d'interpréter les auteurs dont elle pense, sans doute, qu'ils se sont exprimés éloquemment et suffisamment, écrit sur le clavier sonore sous la dictée même des partitions. C'est là une école qui a ses fervents et qui nous change, en tout cas, des interprétations souvent fantaisistes de certains virtuoses.

Si dans une des sonates de Scarlatti et l'andante de la *Sonate en ré majeur* de Mozart, Mme Yvonne Ravaisse semblait nous convier déjà à un récital de piano de classe, ce n'est pas avec le même bonheur qu'elle s'attaqua au *Prélude, choral et fugue* de César Franck. Il est vrai que, pour savante que soit la technique de ce compositeur, elle est souvent au service d'un sublime manqué dont ses interprètes payent les frais. Aussi n'a-t-on pas été surpris d'entendre Mme Yvonne Ravaisse se reprendre avec des *Impromptus* et une *Ballade* de Gabriel Fauré dont elle a été l'élève, et surtout avec la *Sarabande et toccata* de Debussy. Rappelée au piano, elle a encore joué un *Nocturne* de Chopin.

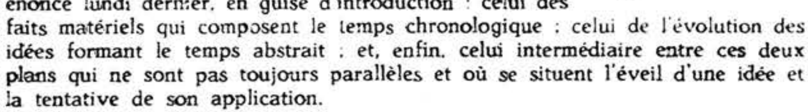
« MON AME »

Mlle Rolande Najar vient de publier chez Schindler un recueil de poésies où elle a mis le meilleur d'elle-même, c'est-à-dire son âme qui donne précisément le titre au livre. Aussi sont-elles sincères avant toute chose. Traduisant des mouvements intérieurs d'angoisse et de joie alternées, ces poésies empruntent leur forme à leur propre inspiration. Loin de se plier aux exigences d'une prosodie étrangère à leur frémissement, elles déroulent un rythme particulier qui n'est pas, au reste, leur seule particularité. Mlle Rolande Najar s'en est expliquée dans une introduction en précisant que l'onde rythmique la soumettait à sa flexion même quand elle la confinait dans l'hexamètre classique.

Des différentes parties qui groupent les poésies de « Mon âme », celle qui s'inspire des cantiques en magnifiant le besoin de Dieu est, peut-être, la mieux venue. Ses stances amples — qui font penser à « La Danse devant l'Arche » de Henry Franck si chère à la comtesse de Noailles — se signalent, en tout cas, par leur élévation. On sent bien que Mlle Rolande Najar y a tenté d'exprimer ses accents les plus touchants, les plus poignants même.

LE MOUVEMENT DES IDÉES AU XIXe SIÈCLE

Afin de mieux comprendre notre époque et pouvoir nous diriger dans le désarroi qui la caractérise, M. Arnaldez, agrégé de philosophie, a entrepris dans la salle du Lycée Français un cycle de conférences hebdomadaires sur le mouvement des idées au siècle dernier. Une période de l'histoire est constituée par trois plans, a-t-il énoncé lundi dernier, en guise d'introduction : celui des faits matériels qui composent le temps chronologique ; celui de l'évolution des idées formant le temps abstrait ; et, enfin, celui intermédiaire entre ces deux plans qui ne sont pas toujours parallèles et où se situent l'éveil d'une idée et la tentative de son application.



C'est sur ce dernier plan que se trouve l'homme qui fait le joint entre la réalité historique et les idées. Il se sert de celles-ci pour s'éclairer dans le fouillis des faits matériels. Aussi, un grand siècle se définit par une affirmation de l'intelligence. Mais l'intelligence a des réactions différentes selon l'actualité, bien que, contemplative ou déductive, elle veuille avant tout comprendre. Quand elle saisit une vérité, elle est nette et géométrique comme à la grande époque grecque où la mesure et l'ordre ont été établis. Quand elle affronte les difficultés de la morale, l'intelligence devient esprit de finesse, depuis Aristote et, à travers le christianisme, à cause précisément de la complexité de la morale. C'est en vain que l'humanisme renaissant a cherché à concilier les deux intelligences par le truchement de l'art : hélas ! depuis le XIXe siècle, surtout, l'homme se sent d'abord partagé entre elles, puis est exproprié de sa vie intérieure pour devenir un *homo economicus* ! L'intelligence géométrique muée en esprit scientifique l'a vaincu, encore qu'il soit sollicité par des besoins moraux qui se font jour par un esprit de finesse frelaté (subconscient, faux mysticisme).

Comment l'homme d'aujourd'hui s'en tirera-t-il ? Les prochaines conférences de M. Arnaldez nous renseigneront sur ce sujet angoissant. — J. M.

« PRIX FAROUK Ier »

Me Edgard Gallad bey, propriétaire et directeur politique du « Journal d'Egypte », avait fait don d'une somme de six mille livres égyptiennes dont les intérêts doivent servir à la création d'un prix annuel dénommé : « Prix Farouk Ier pour la Presse », et qui sera attribué aux journalistes des pays arabes dont l'âge ne dépasse pas trente ans.

Il a été décidé de répartir cette année les intérêts de cette somme, s'élevant à trois cents livres, en trois prix :

100 livres au journaliste arabe qui a écrit le meilleur article sur une question nationale.

100 livres au journaliste qui a fait l'enquête journalistique la plus complète sur une question générale.

100 livres au journaliste arabe qui a écrit en une langue étrangère (anglaise ou française) le meilleur article sur une question orientale.

Cet article doit avoir été écrit dans la période comprise entre le 11 février 1945 et le 1er janvier 1946. Trois copies de l'article doivent être envoyées au « Journal d'Egypte » au Caire Le résultat sera proclamé le 11 février 1946, anniversaire de naissance de Sa Majesté le Roi Farouk Ier. La décision du jury, composé de grands journalistes, est sans appel.

SOLUTIONS



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	S	■	C	L	E	R	I	C	A	L	■	B
2	E	C	H	A	L	A	S	■	L	U	G	E
3	R	H	A	D	A	M	I	S	T	E	■	L
4	P	E	C	■	B	O	S	I	O	■	I	L
5	E	C	T	■	O	N	■	N	■	A	M	E
6	N	H	A	T	R	A	N	G	■	P	A	R
7	T	I	S	S	A	G	E	■	■	E	G	O
8	■	A	■	A	■	E	U	X	■	R	I	P
9	A	S	T	R	E	■	T	Y	R	■	E	H
10	S	■	A	■	T	A	R	S	E	■	R	O
11	■	E	C	H	A	L	O	T	E	■	E	N
12	O	R	T	■	T	■	N	E	L	■	S	■

REPONDEZ VITE

1. *La moitié d'un tout. Semi et demi sont synonymes.* — 2. *Non ; car la baleine n'est pas un poisson, mais un mammifère.* — 3. *Joseph.* — 4. *Caïn.* — 5. *Le balbuzard, la bécasse, le bécasseau, le becfigue, le bengali, la bergeronnette, le bouvreuil, le busard, la buse, le butor.* — 6. *Rien. Chaque personne a reçu 1/4 du gâteau.*

SIMPLE CALCUL

Les trois nombres cherchés sont : 219 438 657

UNE DAME COQUETTE

Elle a 62 ans.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Bouts d'allumettes* (c). 2. — *Lana Turner* (b). 3. — *Chien policier* (a).



Une jeune militaire néo-zélandaise qui se distingua tout particulièrement au concours international de tir.

Ci-dessous : Couchée sur le sable, cette tireuse experte attend sans aucun doute que lui vienne l'ordre de tirer.





Mme Ezz-el-Dine El-Atef qui a obtenu le premier prix féminin au concours international de tir de l'Abbassieh.

TIREUSES EXPERTES

C'est la première fois en Egypte que des femmes prennent part à un concours international de tir. Celui-ci, organisé par l'armée égyptienne, et qui fut honoré de la présence de S.M. le Roi, eut lieu il y a quelques jours sur le terrain de l'armée égyptienne d'Abbassieh. L'épreuve a été remportée par le club suisse du Caire qui totalisa 457 points, suivi par l'armée américaine qui atteignit 442 points. La R.A.F., elle, enregistra 432 points, l'U.D.F. 368 et l'armée britannique 329 points. La réunion remporta le plus vif succès et les participants au concours firent montre d'une très belle adresse qui ne manqua pas de produire la plus vive impression sur l'assistance nombreuse qui assista aux exhibitions.

Ci-contre : Mme Mounira Allouba, en compagnie du lewa Ahmed Salem pacha, charge son pistolet.

QUE PENSEZ-VOUS DES HOMMES ?

« Images » a posé à des fillettes, à des jeunes filles, à des femmes de tous âges la question ci-dessus. Voici leurs réponses savoureuses :



Annie, 5 ans : Je la trouve en train de découper des figurines de mode. A ma question, elle répond gravement :

— Ce n'est pas chic de naître une fille ; j'aurais voulu être un garçon comme mon cousin Totor.

●

Claude, 10 ans : Elle vient de rentrer de classe. Ses doigts sont encore maculés d'encre. Son genou est blessé, mais ses deux nattes blondes soigneusement tressées sont attachées aux extrémités avec deux beaux rubans.

— Les garçons sont des monstres qui emploient des instruments de jeu barbares comme la fronde, dit Claude en me montrant son genou.

●

Sarah, 15 ans : Elle a reçu sa première boîte de poudre : elle en est toute fière. L'année prochaine, elle sera en première. Déjà elle se voit jeune fille : à cet âge on rêve de vieillir, comme à 40 ans de rajeunir.

— Les hommes ne savent pas bien danser, me dit-elle avec une moue.

●

Maxine, 16 ans : Etendue sur son canapé, un livre, qu'elle regarde distraitement, dans les mains, Maxine rêve. A quoi rêvent les jeunes filles ? Je me le demande un instant. Mais Maxine me renseignera aussitôt :

— L'amour est la plus belle chose.

Sans doute pense-t-elle à cet instant à Jean qui a deux ans de plus qu'elle et qui vient deux fois par semaine lui expliquer les secrets de la géométrie.

●

Diane, 17 ans : Elle est en train de faire son heure de piano. Elle porte un pantalon de lainage turquoise et une jaquette lie de vin.

— Je préfère les hommes âgés — comme mon professeur de philo qui a 40 ans : ils sont plus expérimentés que les jeunes, dit Diane.

●

Jeanne, 18 ans :

– Je n'aime pas les hommes. Ils sont tous des brutes. Je ne me marierai jamais...

Elevée par des parents puritains, Jeanne n'a rien connu de la vie et puis, hier encore, en classe, une compagne l'a renseignée. Elle était épouvantée devant cette confidence murmurée sans ménagement. Ah ! si les parents savaient ! Comme ils éduqueraient mieux leurs enfants en les initiant tout simplement aux mille difficultés de la vie !

●

Marie, 19 ans : A ma question, elle répond tout simplement :

« Un seul homme compte dans la vie d'une femme. » Et elle regarde avec une indéfinissable tendresse la photo de son fiancé, posée sur son lit. « Jimmy sera démobilisé et nous pourrons nous marier », dit-elle.

●

La réponse de celles qui ont 20 ans et au-dessus est brève :

Olga, 20 ans : « L'amour véritable est simplement merveilleux. »

Viviane, 21 ans : « Le mariage est magnifique ! »

Josée, 22 ans : « J'aimerais avoir un fils... »

Irène, 23 ans : « Un mari et un fils, voilà le bonheur parfait. »

Rose-Marie, 25 ans : « Les hommes sont des gosses. »

Brenda, 30 ans : « Un mari est insuffisant. »

Rachel, 32 ans : « La plupart des maris épousent la femme qui n'est pas digne d'eux. »

Aïda, 35 ans : « Tel mari a épousé la femme qui ne le comprend pas. »

Aïcha, 40 ans : « Un mari est une nécessité sociale. »

Alberte, 45 ans : « Peu d'hommes savent être fidèles. »

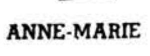
Antigone, 55 ans : « Les hommes sont embêtants. »

Clara, 60 ans : « La plupart des hommes ont de mauvaises manières. »

Cousine Eulalie, 65 ans : « Un mari représente quand même un confort. »

Tante Colette, 70 ans : « Mon petit-fils est adorable ! »

Après 70 ans : « Au fond, il n'y a jamais eu qu'un seul homme dans ma vie... »



ANNE-MARIE



Ma chère cousine,

Vve 58 a., blonde, jolie, dist. cult., ay. 60.000 revenus, intér. ép. M. b. situat.

Fille unique 23 a., gde., br., 300.000 frs dot, dés. mar. av. j.h. jusqu. 27 a., présent. bien, b. éduc., ay. sit. stable.

Lyon 2 sœurs 25 et 28 a., 1 million dot, épouser gros commerçants ou industr. de préf. dans la rég.

J.f. 28 a. milieu univer., b. phys. éduc. tr. sér., mais simple, épous. j.h. dist., même milieu.

Telles sont quelques-unes des annonces que je viens de lire dans les colonnes d'un confrère parisien.

Certes, ce n'est pas la première fois que mes yeux tombent sur de semblables avis que la période d'avant-guerre nous avait rendus familiers, mais ce n'est pas la première fois non plus que je fus saisi de stupéfaction à la lecture de ces lignes.

Encore que, comme dans la première de ces petites annonces, une veuve de 58 ans recherche l'âme sœur, passe, mais qu'une jeune demoiselle, ayant tous les attraits et, ce qui ne gâte rien, possédant une dot respectable, se mette en quête d'un mari par le truchement d'une réclame à 150 francs la ligne, cela me surprend considérablement.

Comment n'a-t-elle pas jusqu'ici trouvé le quidam décidé à l'épouser ? Comment jusqu'ici n'a-t-elle pas elle-même vibré au contact de jeunes hommes que, sans doute, elle a été appelée à fréquenter ? Comment jusqu'ici ses parents n'ont-ils pas choisi pour elle le mari idéal disposé à abdiquer son célibat pour entrer dans une famille respectable avec tous les attraits que comporte une semblable union ? Mais mettez-vous donc à la place du jeune homme qui, soucieux de fonder un foyer, rencontre dans son journal une pareille annonce. A son étonnement compréhensif sera mêlé un peu de scepticisme quant aux qualités énumérées dans l'avis. « Jolie ? faudra voir. Intelligente ? j'en doute. Sympathique ? c'est elle qui le dit. » Seul peut l'éblouir le chiffre de la dot, surtout si, de son côté, il ne possède qu'une situation modeste en même temps que des goûts dispendieux.

« Mais que lui offré-je en retour ? Certes, mon physique n'est point désagréable. J'ai eu mille fois des preuves certaines de ma séduction. Sans être brillant, je peux soutenir une conversation de n'importe quel ordre. J'ai toutes mes dents, une santé parfaite et, mon Dieu, je ne crois pas végéter dans une place de petit comptable dans cette grande administration. Après tout, si je n'ai pas encore percé, c'est moins par ma faute que par celle des circonstances qui ne m'ont point été favorables. On n'a pas su m'apprécier à ma juste valeur, et il me suffira de changer de cadre pour que se dévoilent aux yeux de tous mes magnifiques possibilités... »

Mais, tout de même, une chose l'arrête : cette jeune fille à laquelle tout lecteur de ce journal peut répondre en indiquant le numéro d'ordre de l'annonce n'a pas encore trouvé d'épouseur. Pourquoi ? Il doit y avoir un mystère là-dessous. Que risqué-je à être fixé, après tout ?

Et le voilà qui, à la lettre qu'il envoie, joint une photo avec le moins de détails possibles sur sa personne.

Une entrevue est ménagée. La jeune fille toute frétillante attend chez elle, avec papa et maman, et revêtue de la plus jolie robe qu'elle ait pu trouver dans son armoire, l'arrivée du prétendant.

— Mais, demandera un instant après son père à celui-ci, où travaillez-vous et combien gagnez-vous par mois ?

« Quelle vulgarité ! pense le jeune homme. Me demander combien je gagne alors que, grâce à moi, sa fille aura l'honneur de porter mon nom, l'avantage de posséder un foyer et l'espoir d'avoir de beaux enfants qui seront, je l'espère, tout le portrait de l'auteur de leurs jours. Car à regarder la demoiselle, on reste plutôt désappointé. Quel nez, mon Dieu, et quelle taille ! Mais un million de dot est un million de dot. Ne faisons donc point trop le difficile... »

Cependant on lui donne carrément à entendre que sa demande, pour flatteuse qu'elle soit, n'est pas agréée et qu'il n'a plus qu'à gagner la porte de sortie.

C'est tout ce qu'il réussit du reste à gagner dans cette aventure qui lui laisse une petite pointe de désappointement et une légère amertume au cœur.

— C'est bien de ma faute, se dira-t-il une fois dehors, de m'être laissé prendre comme un enfant !...

Mais une idée lui vient subitement à l'esprit :

— Pourquoi n'en ferai-je pas autant moi-même ? Trois ou quatre cents francs sont bien à risquer si j'arrive à décrocher l'affaire qui me relèvera définitivement.

Et le voici rédigeant à son tour l'avis suivant qu'il adresse au même journal :

Célib. 27 ans, bien phys., ayant sit., désire rencontrer v. Mar. jeune et jol. j.f. possédant dot. Très sérieux.

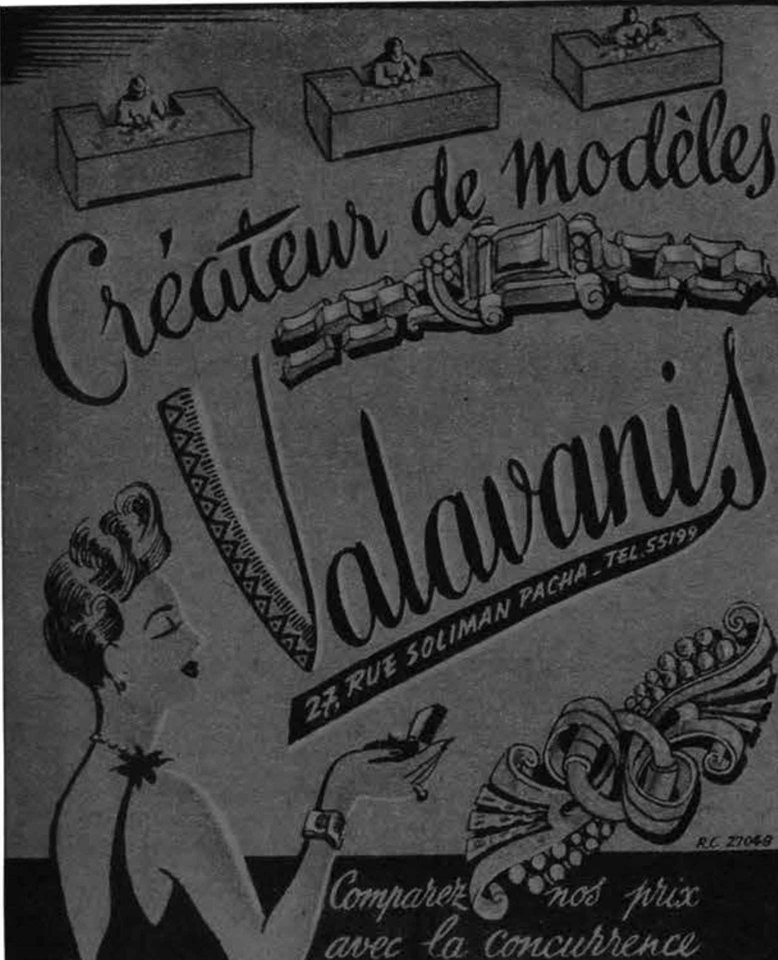
Et avec un sourire narquois il dépose la lettre à la poste... comme un pêcheur jette sa ligne à la mer.

Peut-être s'en trouvera-t-il une qui mordra à l'hameçon !...

SERGE FORZANNES











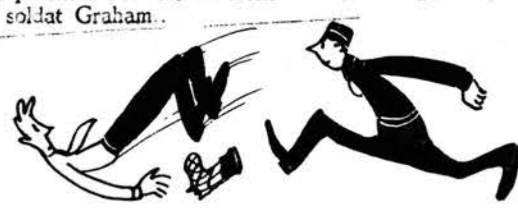


UN CHOC... MORAL

Ce sont des incidents qui arrivent parfois dans la vie... On ne sait pas pourquoi l'on a agi de telle ou telle façon... Mais l'on y est porté malgré soi... Et bien des ennuis en résultent...

Demandez plutôt au capitaine Frederick James Simmington, de l'armée britannique, ce qu'il en pense...

L'autre jour, passant en revue son bataillon, le capitaine remarqua qu'un de ses soldats n'avait pas raccommodé ses chaussettes... Son sang ne fit qu'un tour, puis lui monta tout d'un coup à la tête... Et sans savoir ce qu'il faisait, il donna un violent coup de pied... « quelque part... à l'arrière du front » — comme dit l'autre — au soldat Graham...



Graham se rebiffa, porta plainte à ses chefs... Et l'affaire prit une tournure inattendue... pour le capitaine du moins, car il fut passé en cour martiale. Le capitaine Simmington plaida coupable, essaya d'atténuer la... portée de son geste en assurant que son pied avait... devancé sa pensée et que le coup avait été donné sans qu'il ait saisi la signification de son acte... Bref, le capitaine offrit ses excuses au simple soldat Graham...

Mais l'excuse fut rejetée par le juge qui expliqua que : « il apparaît que c'est l'amour-propre et non le postérieur du soldat Graham qui a souffert du coup ».

Le capitaine Simmington a payé le prix de son acte... inconsidéré.

LE DRAME DE MAYERLING

La nouvelle version que vient de donner le valet de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg sur le drame de Mayerling est pour le moins inattendue. Ayant découvert que Marie Vetsera avait brisé une bouteille de champagne sur le crâne de son amant, le valet aurait abattu celle-ci d'un coup de revolver... Nous voilà bien loin du halo romanesque qui auréolait la mort des deux amants tragiques...

Rappelons, à ce propos, cet incident peu connu :

Un jour, l'archiduc Rodolphe essayait un nouvel habit. Agenouillé près de lui, son tailleur s'affairait. A un moment donné, alors qu'il prenait ses mesures, il eut un geste maladroit et piqua le prince. Il pâlit aussitôt et s'écria :

— Je supplie Votre Altesse de ne pas porter cet habit !...

— Pourquoi donc ? s'étonna le prince.

Comme le tailleur hésitait, Rodolphe insista.

— Il m'est arrivé, dans ma vie, de piquer trois personnes, au cours de l'essayage, et les trois personnes sont mortes de mort violente... C'est pourquoi je supplie Votre Altesse, à genoux, de ne pas porter ce costume...

— Au contraire, répondit le prince en souriant, je le porterai, ne serait-ce que pour interrompre cette série tragique.

Trois semaines plus tard éclatait le drame de Mayerling.

LE GRAND BLUFF

Dès le premier jour de leur... « libération » par les Japonais, en décembre 1941, les Siamois savaient qu'ils ne pourraient s'entendre avec leurs nouveaux « amis »... L'armée thaïlandaise elle-même refusa de prendre la guerre nippone au sérieux, et les officiers japonais — tout comme les Allemands envers les Italiens — ne manquaient jamais de se moquer des « exploits » militaires de leurs alliés.

Voici un exemple de l'humour nippon :

taqua une charrette à bœufs ennemie, jetant à terre le petit garçon qui la conduisait. Après un dur et long combat, les forces siamoises purent arrêter les bœufs.

« Près de Schwegyin, une puissante force siamoise at- Une roue de la charrette fut détruite. La charrette ellemême est entre nos mains, mais la lutte pour la possession des bœufs se poursuit âprement ! »

Cependant les Japonais n'éprouvaient aucun doute quant à la loyauté de leurs « alliés »... Le régent Luang Pradit avait tout de suite accepté de diriger le gouvernement-fantoche qui collaborerait avec le vainqueur. Mais pas un moment il ne cessa d'être en contact avec le haut commandement allié aux Indes... qui lui donna le nom codé « Ruth »...

Des centaines de soldats et d'aviateurs anglo-américains, obligés d'atterrir en territoire thaïlandais, durent leur vie aux hommes de « Ruth »... D'un autre côté, celui-ci aida plusieurs centaines d'agents alliés à s'introduire en plein centre du pays occupé et à installer un Q.G. allié à deux cents mètres du quartier général nippon, de manière à pouvoir surveiller de près tous les mouvements de la force d'occupation composée de 7.000 hommes... Des rapports quotidiens étaient ainsi envoyés de Bangkok même au *Supremo* (commandant suprême) à Candie (Ceylan)...

Luang Pradit lui-même eut plusieurs conversations secrètes avec le haut commandement japonais sur des questions intéressant la défense du pays. Des comptes-rendus sténographiés parvenaient quelques heures plus tard à l'amiral Mountbatten qui, grâce à ces précieuses informations, put préparer un plan d'invasion qui aurait donné un résultat étonnant si les Japonais ne s'étaient brusquement rendus...

LES VRAIS « TROIS »

Ainsi Byrnes, Bevin et Molotov se réunissent à Moscou pour essayer de résoudre la « crise de confiance » qui sévit actuellement entre les Alliés. On nous assure que cette réunion est due à l'instigation du secrétaire aux Affaires Etrangères des Etats-Unis ; l'idée a dû lui être suggérée à la suite d'une remarque faite par M. Molotov, pendant une des réunions qui eurent récemment lieu à Londres.

En effet, le *New York Times* assure qu'au cours d'une des dernières séances de la Conférence de Londres, alors que les positions des Trois Grands s'étaient raidies et qu'aucun des ministres ne voulait céder, M. Molotov demeura impassible et les lèvres serrées. Puis, n'y tenant plus, il murmura :

— La précédente rencontre des ministres des Affaires Etrangères fut un succès parce qu'elle se tint à Moscou et, en second lieu, parce qu'il y avait Cordell Hull et Eden...

« LE FRÈRE DE LA LUNE » ET SES « 24 OMBRELLES »

Le jeune roi du Siam, Ananda Mabidol — dont le titre officiel est : *Frère de la Lune et Possesseur de Vingt-Quatre Ombrelles* — est passé l'autre jour par Le Caire en route pour la capitale de son pays... Il n'avait que dix ans — en 1935 — quand il succéda à son oncle le roi Prajadhipok qui, considérant que la vie d'un *gentleman-farmer* en Grande-Bretagne était beaucoup plus calme et plus confortable que celle d'un roi du Siam, avait abdiqué en sa faveur. Ananda se trouvait alors en Suisse où il s'était rendu pour y poursuivre ses études, laissant les soucis de son trône au Conseil de Régence, élu dès le lendemain de l'abdication de l'ancien roi — qui ne devait pas tarder à mourir à Virginia Water, en 1939.

Bientôt l'un des régents décéda à son tour. L'autre démissionna en juillet de l'année dernière. Le pouvoir resta donc entre les mains du troisième régent, Luang Pradit, qui devait jouer un rôle si important dans la guerre du Pacifique.

LES « BONNES HISTOIRES » DE DEKOBRA

Le testament que l'auteur de la Madone des Sleepings vient de rédiger — léguant sa bibliothèque à l'île de Tahiti, son chien aux Martiens et son corps à la Science — a fait couler beaucoup d'encre... D'aucuns considèrent que ce n'est là qu'une de ses « bonnes histoires »... Car les anecdotes qu'il aime raconter sont nombreuses... En voici quelques-unes qu'on lui attribue :

▶ *Par une journée de chaleur torride un fou se promenait dans la cour de l'asile, vêtu d'un lourd pardessus bleu marine.*

— Pourquoi portez-vous cet énorme manteau bleu ? fit un gardien.

— Parce que le marron ne me va pas, répondit le fou.

▶ *Marius et Olive se promènent : voilà une heure qu'ils marchent et pas un mot n'a été dit. Subitement, Marius éclate de rire.*

— Pourquoi ris-tu comme ça tout seul ? demande Olive, intrigué.

— Je m'ennuyais. Alors je me suis raconté des histoires. Et je viens de m'en dire une que je ne connaissais pas !

▶ *D'un journal américain :*

« Nous avons annoncé hier, les premiers, le décès de Mme Luise Jones. Nous annonçons aujourd'hui, les premiers, que cette information était prématurée. Comme on peut le constater, notre organe a toujours la primeur de toutes les nouvelles ! »

▶ *Un député paysan, voyant tomber quelques gouttes de pluie sur les terres desséchées, s'en réjouit devant un de ses électeurs :*

— C'est un bienfait. Tout va sortir de terre.

Mais celui qui l'écoute se fâche :

— Pas de bêtises... Vous ne savez donc pas que mes deux premières femmes sont au cimetière !

▶ *Un chasseur un peu myope interroge un garde-chasse :*

— Dites-moi, mon brave, tous les chasseurs sont sortis du bois ?

— Oui, monsieur.

— Tous ?

— Oui, monsieur.

— Sains et saufs ?

— Oui, monsieur.

— Alors, j'ai tué un chevreuil !...

▶ *— Mon capitaine, je voudrais obtenir une permission.*

— Pourquoi ?

— Pour aller enterrer ma grand'mère.

— Mais, il y a un mois, vous avez déjà été l'enterrer, votre grand'mère !

— On l'avait enterrée vive, mon capitaine !...

LE PÊCHEUR DE BELGRADE



La suppression de la monarchie en Yougoslavie attire l'attention sur un autre membre de la famille Karageorgevitch qui, si les circonstances l'avaient permis, aurait été aujourd'hui à la place du jeune monarque : c'est Georges Karageorgevitch, oncle de Pierre II et frère aîné de feu le roi Alexandre Ier de Yougoslavie...

La plus grande partie de ses 58 ans a été obscurcie par les mauvais souvenirs de sa jeunesse turbulente...

On raconte qu'un jour il ordonna à ses soldats de charger à la baïonnette un mur de briques. Un autre jour, il s'exerça au tir au revolver — dans lequel il était passé maître — en prenant pour cibles des cigarettes placées entre les lèvres de ses valets... On assure également qu'il avait jeté, un soir, des bouteilles de champagne — au lieu de fleurs — sur la scène d'un théâtre...

La véritable crise qui marqua un tournant dans sa vie fut le jour où, en 1909, il tua un de ses valets. La plus charitable des versions assure qu'il surprit ce valet en train de lire sa correspondance privée. Aveuglé par la colère, il le prit par l'épaule et le jeta du haut de l'escalier. L'homme se brisa le cou...

A la suite de cet incident, le vieux roi Pierre l'obligea à renoncer à ses droits au trône en faveur de son jeune frère Alexandre...

Au cours de la première guerre mondiale, le prince Georges se battit vaillamment à la tête de ses troupes. Mais quand son cadet monta sur le trône, Georges se déclara républicain, et se promena à travers les rues de Belgrade, distribuant des tracts tendancieux contre le nouveau roi qu'il décrivait comme « l'homme au grand nez rouge ».

Un jour, à l'issue d'un dîner avec le premier ministre Nicolas Patchitch, il fut pris de vomissements soudains... Il fut convaincu qu'il avait été la victime d'une tentative de meurtre... Après sa guérison, il fut atteint d'une sorte de manie de la persécution si vive que le roi Alexandre fut obligé de l'interner dans le château de Nish.

Quand les Allemands occupèrent Nish en 1942, ils essayèrent en vain de le faire remonter sur le trône en remplacement de son jeune neveu... Georges résista à toutes les tentations...

Les années passèrent... Les patriotes chassèrent les Allemands de la capitale... Georges les accueillit avec des fleurs, de la nourriture et des cadeaux...

Aujourd'hui, il vit complètement libre, dans sa villa... Son état mental s'est sensiblement amélioré... Refusant de recevoir les journalistes, et évitant toute publicité, son seul plaisir est de bavarder avec les pêcheurs de Belgrade, de faire du cyclisme à longueur de journée, quand il n'est pas occupé à pêcher...

Pour lui, c'est là le véritable bonheur qu'il a enfin retrouvé...

AMOUR... AMOUR... QUAND TU NOUS TUES...

C'est un drame qui peut être présenté en trois tableaux et un épilogue :

PREMIER TABLEAU. — *Un matin de l'été dernier, Jane Kolodziej, de Cleveland (Etats-Unis), se rendit au poste de police de son quartier et, toute tremblante, déclara à l'inspecteur de service que son mari, qu'elle accusait de folie, avait menacé de la tuer avec ses deux fils... L'appareil judiciaire se mit en branle... Et M. Kolodziej arrêté fut expédié dans la clinique d'un psychiâtre qui décida de le placer sous une étroite surveillance...*

DEUXIEME TABLEAU. — *Avant que la Science ait pu se prononcer sur son cas, il y eut un coup de théâtre inattendu : Mme Kolodziej se rendit de nouveau au poste de police de son quartier et déclara à l'inspecteur de service qu'elle avait menti au sujet de son mari, et qu'elle ne pouvait vivre sans lui...*

De nouveau l'appareil judiciaire se mit en branle...

Mais cette fois-ci, c'est Mme Kolodziej qui fut envoyée dans un hôpital...

Elle s'entêta dans sa réclamation, et pendant quatre jours fit la grève de la faim...

TROISIEME TABLEAU. — *Finalement, elle eut gain de cause... Son cher mari lui fut rendu après qu'elle eût signé un papier dans lequel elle déclarait : « Je veux mon mari, dût-il me tuer !... »*

EPILOGUE. — *Il y a quelques jours, Chester Kolodziej fut arrêté pour avoir battu à mort sa femme et ses deux enfants, avec un tuyau en fer de deux pieds de longueur !...*

UNE AVENTURE DE CONAN DOYLE

En réponse à de nombreuses biographies fantaisistes de Sir Arthur Conan Doyle, Adrian, le fils du créateur de Sherlock Holmes, vient de publier à Londres une petite plaquette intitulée The real Conan Doyle *où il essaye de présenter le véritable visage de son père.*

A ce propos, rappelons cette anecdote que l'on donne pour authentique :

Arrivant à Paris, venant de Londres, l'auteur de Sherlock Holmes héla un taxi pour se faire conduire à l'hôtel. Arrivé à destination, Sir Arthur descendit de la voiture et paya le chauffeur.

— Merci beaucoup, monsieur Conan Doyle, fit ce dernier.

L'écrivain, qui s'apprêtait à pénétrer dans l'hôtel, s'arrêta, médusé, et revint sur ses pas :

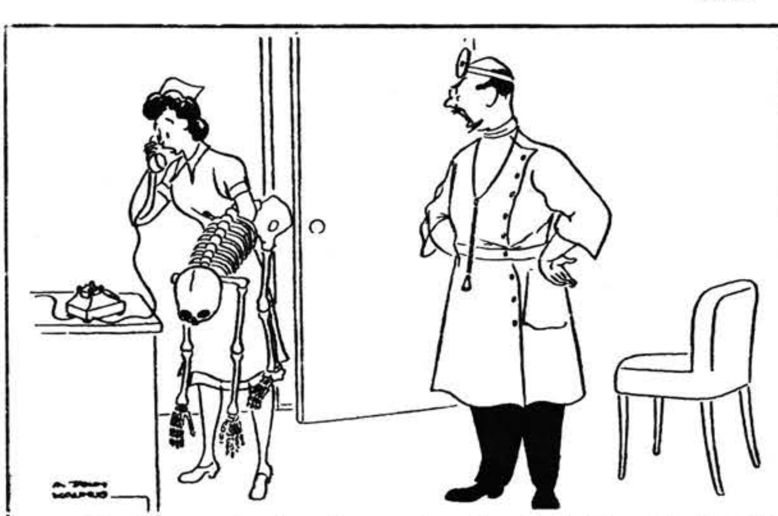
— Mais... comment donc avez-vous su mon nom ? demanda-t-il au chauffeur.

— Votre aspect général, monsieur. La coupe de votre costume, votre accent... m'indiquent que vous venez de Londres... Et puis, en regardant vos yeux si intelligents, j'ai su que vous étiez un grand homme !...

— Remarquable !... Merveilleux !... C'est vraiment merveilleux ! s'exclama Sir Arthur... Mais... dites-moi... n'aviez-vous pas d'autres indications ?

— Si, réplique le chauffeur avec un large sourire, j'avais aussi lu votre nom sur vos malles !...

N. A.



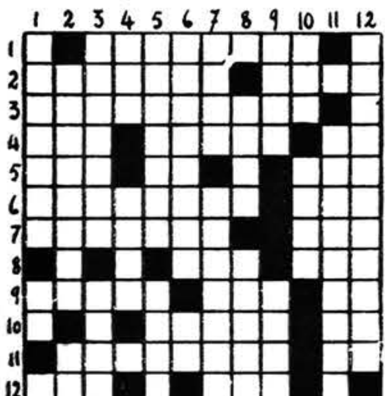
— Miss Wentworth, n'appelez pas la police. Ceci fait partie de mon équipement médical !...

(D'après « Colliers »)

DÉLASSONS-NOUS

MOTS CROISES

par N G T



Horizontalement. — 1. N'est pas laïque. — 2. Bien long et bien maigre ; Traîneau de fantaisie. — 3. Homicide par amour. — 4. Hareng en caque ; Sculpteur français (XVIIIe et XIXe siècles). — 5. Abréviation (anagramme) ; Cœur. — 6. Port d'Annam ; Donne la cause. — 7. Action d'entrelacer ; Fait souvent oublier le reste de l'Univers ! — 8. Pronom ; Opéra-comique. — 9. Extrême beauté ; Patrie d'une grande princesse orientale ; Exclamation. — 10. Patrie d'un illustre docteur. — 11. Aromatise bien des plats ; Pronom. — 12. Brut ; Lettres de « lent ».

Verticalement. — 1. Valéry en traça une ébauche ; Grand. — 2. Coiffe certains militaires ; Fin d'infinitif. — 3. Ce sont de vraies têtes plates ; Se sent mieux qu'il ne s'explique. — 4. Sorte de garçon ; Appartient à une lignée éteinte. — 5. Assimila ; Peut devenir major. — 6. Spécialité d'un petit radeur ; Article (inversé). — 7. Divine marieuse ; On ne parle que de lui. — 8. Doublé, c'est un bien mauvais lieu ; Galerie grecque. — 9 Voie profonde ; Guère imaginaire. — 10. Vue : Orateur latin du Ier siècle. — 11. Elles représentent de jolie façon. — 12. Il ne succomba certes pas aux Chimères.

PROBLEMES AMUSANTS

SIMPLE CALCUL

Il s'agit, en utilisant une seule fois tous les chiffres de 1 à 9, de former trois nombres ayant par conséquent trois chiffres et répondant aux deux conditions suivantes :

a) Le premier nombre est égal au tiers du troisième nombre.

b) Le second nombre est égal au troisième nombre moins le premier nombre.

Quels sont ces trois nombres ?

UNE DAME COQUETTE

Par coquetterie peut-être, cette dame ne répondait jamais directement quand on avait l'indiscrétion de lui demander son âge. Récemment, elle donna cette réponse : « J'ai 9 enfants ; il y a eu une différence de 3 années entre la naissance de chacun d'eux ; le plus jeune a aujourd'hui 19 ans,-c'est l'âge que j'avais quand naquit mon premier enfant. » Quel âge a-t-elle ?

SAGESSE

Les amis auront l'un pour l'autre non seulement de la déférence et de la tendresse, mais du respect.

Cicéron

L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté.

Mme Geoffrin

L'homme qui pleure sur son ignorance est respectable, celui qui travaille hardiment à en sortir est déjà grand.

G. Sand

Le meilleur médecin est celui après lequel on court et qu'on ne trouve point.

Diderot

REPONDEZ VITE !

1. — Le préfixe *demi* indique la moitié d'un tout. Quel est le sens du préfixe *semi* ?

2. — La baleine est-elle le plus gros de tous les poissons ?

3. — Joseph gagne plus que Jules. José gagne moins que Jean. Jean gagne moins que Joseph et plus que Jules. Quel est celui qui gagne le plus ?

4. — Quel était le nom du premier enfant d'Adam et Eve ?

5. — Pouvez-vous indiquer six oiseaux dont le nom commence par la lettre *b* ?

6. — On partage un gâteau entre quatre personnes qui reçoivent respectivement les cinq vingtièmes, le quart, les deux huitièmes et les trois douzièmes de cette pâtisserie. Quelle fraction du gâteau reste-t-il ?

PHOTOS-DEVINETTES



Cette photo représente des :
a) traverses
b) pieux
c) bouts d'allumettes
d) pains à cacheter

Reconnaissez-vous cette artiste ? C'est :
a) Veronica Lake
b) Lana Turner
c) Lauren Bacall
d) Irène Dunne

Le bébé que voici caresse un :
a) chien policier
b) lévrier
c) chien-loup
d) fox-terrier

— Vous voulez épouser ma fille qui n'est ni jolie, ni dotée ? A propos, y a-t-il eu des fous dans votre famille ?
— Non, madame... je suis le premier !...

NOTES SUR L'AMOUR

Pour deux amants, s'aimer du même amour est le premier bonheur, le second est de cesser de s'aimer en même temps.

On n'est plus fort que la femme qu'à la condition d'être plus femme qu'elle.

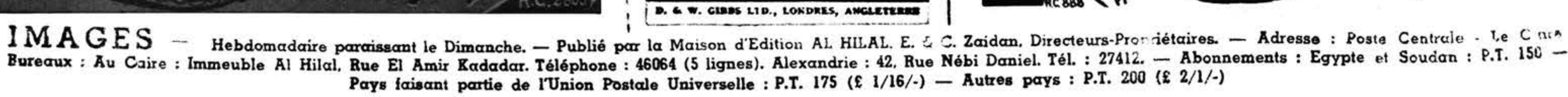
« Pour un fou, le pire des malheurs est de ne pas être fou tout à fait, et pour un amant, de juger son amour. »

Avec un ancien amour on fait de tout, même un nouvel amour.

« Vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la soif en ne buvant pas.

Femme qui flirte, homme qui s'y complaît, signe de peu de tempérament, comme le goût de l'aquarelle chez un peintre. Je réserve cette préciosité pour une feuille d'album : « Le flirt, c'est l'aquarelle de l'amour. »

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 12)



IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 —
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)